

Académie Royale
de Langue & de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXXI — N° 5
Décembre 1953

SOMMAIRE

	Pages
Réception académique de M. Edmond Vanderçammen (5 décembre 1953).	
Discours de M. Robert Vivier	207
Discours de M. Edmond Vanderçammen	219
Réception académique de M. Albert Guislain (5 décembre 1953).	
Discours de M. Henri Liebrecht	231
Discours de M. Albert Guislain	241
Rilke et Verhaeren. (<i>Lecture faite par M. Carlo Bronne, à la séance du 14 novembre 1953</i>)	255

CHRONIQUE

Hommage à Charles Plisnier.

Allocution de M. Luc Hommel	272
Allocution de M. Émile Henriot de l'Académie Française ..	276
Allocution de M. Pierre Harmel, Ministre de l'Instruction Publique	279

*« J'ai vécu toute ma jeunesse parmi les
moissons, les prairies et les bois... C'est d'un
contact plus fréquent avec la nature que doit
renaître l'optimisme des hommes. »*

(Interview d'Edmond VANDERCAMMEN.)

Mon cher poète,

Que le protocole m'excuse, je ne puis vous donner d'autre nom. Avec notre bon Thomas Braun, ne serez-vous pas chez nous le seul à n'avoir jamais trahi la poésie pour la prose ? Je vous vois tous deux, pendant nos séances, rapprocher vos fauteuils pour vous retirer dans le rêve et vous taire ensemble.

L'homme dont vous allez occuper la place a parfois *taquiné la Muse* (je crois que ç'aurait été son mot), mais je n'offenserai pas sa chère mémoire en ajoutant que là ne fut pas son meilleur titre à l'affectueuse estime dont il était entouré. Vous allez nous dire ses vrais mérites, et l'esprit de juste sympathie qui est l'un des apanages des poètes nous vaudra un portrait de Georges Rency où nous retrouverons sa bonté, ses enthousiasmes, sa franchise dans la lutte, ses vivacités, ses malices, sa fondamentale candeur. Cet homme actif et précis avait un fond de romantisme. Être loué par un poète l'aurait réjoui, n'en doutez point, dans le plus tendre de son être.

Que vous soyez poète doit suffire à me justifier si je fais un second accroc à la tradition académique en esquivant toute autre biographie que celle de votre âme et du chant qui l'exprime. Il ne vous est d'ailleurs pas arrivé grand-chose : vivre, aimer, peindre un peu, faire quelques voyages. Tout cela enveloppé de poésie, menant toujours à la poésie. Votre confrère et ami Jorge Carrera Andrade a dit de vous : « Les saisons organiques et mentales du poète sont allées se succédant avec la ponctualité naturelle des marées et des mouvements sidéraux. » Et nous voici tout de suite dans le ton qui vous convient : les éléments, les

saisons. Vous êtes né un jour d'hiver, dans ce village d'Ohain qui est bien un village de campagne puisqu'on peut y arriver par certain chemin creux dont les historiens ont fait grand cas. C'était en janvier, et la paix oublieuse de la neige recouvrait l'héroïque et effroyable souvenir. Votre âme n'a rien entendu du bruit affreux des armes : elle venait sur terre.

Et sur terre vous avez grandi parmi la lenteur fraîche des saisons. Votre poésie ne devait pas l'oublier. Sans doute existait-elle déjà en germe et grandissait-elle avec vous. Un jour, avec cette simplicité qui vous définit, vous deviez dire : « Je suis venu à la poésie pour ainsi dire naturellement ». Ceci me dispense de ces recherches toujours guettées par le finalisme sur l'apparition et les premiers cheminements de votre don. Vous êtes venu naturellement à la poésie. Soyons aussi naturels que vous, ouvrons vos livres.

Le premier, à vrai dire, je n'en connais que le titre : *Hantises et Désirs*. Comme ce titre vous ressemble peu... On a beau être naturellement poète, on ne découvre pas tout de suite le poète qu'on est. Ce poète que vous étiez virtuellement mais qu'il vous incombait de devenir, vous l'avez encore cherché au long de tout votre deuxième recueil, *Innocence des solitudes*. Parfois vous l'entrevoyez. Dès la première page ces vers nous frappent :

*Vous ai-je retrouvé pour plus d'un soir
Masque patient de ma mère endormie ?*

Vous sentiez que pour vous trouver il fallait chercher du côté des racines. Le poème est dédié à notre grand Jules Supervielle. Sans doute songiez-vous au Supervielle d'Oloron Sainte-Marie, à cet exilé de partout en quête de ses racines éparpillées d'un bord à l'autre de l'océan, et si tendrement avide de « boire à la source ». Pour vous, la source était toute proche.

Ces premiers poèmes on pourrait les appeler impressionnistes, comme les premiers poèmes de Maeterlinck. Mais parmi leurs pullulantes images quelques-unes, pour qui eût connu votre œuvre à venir, eussent eu valeur d'annonce.

*Un cœur qui naît dans l'haleine des mondes,
Quand apparaissent les jours simples qu'on reconnaît à leur
[face ...*

et ceci, si révélateur :

J'ai tout un paysage dans les veines.

Quelques indications, mais précieuses. C'était l'époque où l'émerveillement devant Rimbaud était dans sa fraîcheur, et où le surréalisme neuf tentait les poètes. Mais vous vous dégagez déjà de cette *tentation d'Antoine*, tentation de la bigarrure, et vous vous mettiez en marche vers votre unité. Vous disiez : « J'avance pour savoir », et surtout :

Penche ton corps sur la terre impatiente d'amour.

Dans ce cahier mélangé, il serait passionnant de suivre les venues au jour de vos thèmes futurs : l'enfance, la terre, les saisons. Souvent les images rustiques ne surgissent que sous un signe inversé :

L'humus rouge étouffant la graine...

Non, il ne l'étouffera pas, et la graine est promise à un haut destin dans votre œuvre. Car voici que s'approche un nouveau personnage : « le laboureur ».

Dans *Sommeil du laboureur*, cependant, l'impressionnisme perdure. Il vous est encore malaisé d'émerger du tuf. Mais quelque chose, confusément, commence. Vous le sentez :

*C'est ici que commence la récolte des oiseaux,
Leurs chansons d'horizons,
Leurs voyages d'arc-en-ciel.*

« Qu'elles viennent enfin, ces rivières d'ombres », suppliez-vous, appelant la visitation d'un monde pressenti qui sera tout simplement le monde. Ces brebis que vous apercevez s'avancent lorsque le berger « pose sa houlette en travers du couchant », ces brebis ne sont plus pure imagerie, ce sont bien, vous le dites vous-même, « les troupeaux réveillés par l'amour », tout un monde terrestre retrouvé par votre amour. Aussi,

*Il n'y a plus à pleurer devant les miroirs,
C'est aujourd'hui que commence l'humaine saison.*

Le mot a jailli : l'humaine saison. Vous pouvez chanter l'ode

à la terre et saluer le laboureur. Vous savez qu'il est « le compagnon qui part au grand jour », et qu'avec ses mains calleuses il « caresse les cils de ses moissons », époux charnel et grave de la terre. Vous êtes ce laboureur-poète, émerveillé et amoureux :

*Terre, j'ai retrouvé
Le battement continu de vos tempes...
Vous savez que mes ongles ont partie liée
Avec l'écorce de vos âges,
Que mes mains se gonflent
Aux moindres vibrations des tiges...*

Ici tout commence vraiment, car ce qui fera l'authentique de votre chant c'est la conjugalité de la vie humaine et de la durée terrestre. L'homme, âme et chair, pour qui la terre est aussi une âme à la pulpe charnelle. Sentiment d'union qui vous donne une étrange sûreté de connaissance : « Je connais le langage de l'abeille... je connais l'espérance de l'araignée ». Vous avez compris que derrière les fantômes et les féeries quelque chose de réel a lieu. Ce que vous aviez trouvé là ? Vous l'avez redit il n'y a pas longtemps, parlant au nom de notre compagnie devant une ferme de Grand-Manil où revivait l'âme virgilienne de Fernand Severin : « La terre, c'est-à-dire la fertilité, la permanence et ce mystère recommencé dont se nourrit le rêve ». Formule qui s'applique à vous-même, car votre poésie est-elle autre chose que la terre rêvant son grand rêve réel ?

Je m'en voudrais cependant de vous laisser croire une seconde que je vous prenne pour un poète bucolique, un évocateur des travaux des champs et des objets rustiques. Dans tous vos livres bruissants d'épis et qu'imbibe la rosée, je serais étonné que l'on repérât une seule page vraiment descriptive. Votre œuvre est lyrique. C'est le sommeil, le rêve du laboureur, et parfois ses cauchemars. Rêve et cauchemars de poète plus encore que de laboureur. De l'infinité de détails et de circonstances qu'offre la vie agricole à qui veut porter sur elle le regard de l'observation réaliste, vous extrayez le seul miel du poète : les sillons, l'odeur des prés, le chatolement des saisons, et, au-delà de ces éléments d'un climat lyrique, la perception profonde du rythme naturel

et de la loi qui meut et ordonne, non seulement la vie des champs, mais toute vie.

Voilà donc le chemin ouvert, et c'est le chemin creux qui monte à travers champs vers le ciel. Il vous reste à avancer sur ce chemin.

Peu à peu vous prendrez le pas qu'il faut, et ce sera le pas de la métrique régulière, retrouvée si j'ose dire de l'intérieur (1). De *Naissance du Sang* à *Tu marches dans ma nuit* nous verrons s'assurer peu à peu cette démarche, et il n'aura plus de raison d'être l'humble soupir qui terminait votre *Ode aux paysans* :

*Pardonnez-moi si je ne suis plus l'homme à la marche adoucie,
Si content de compter les battements de son cœur.*

Mais avancer dans l'air réel sur l'argileux chemin des hommes, ce n'est pas aller tout uniment vers la joie ou même tout de suite vers la sagesse. Assumer le destin de la terre et des hommes, c'était aussi assumer l'hiver, la souffrance, la mort. Il y a que l'enfant « trouve son premier mal avec la lumière ». Il y a « la sueur des pauvres », « le martyr de l'homme avec le monde ». Il y a que le paysan meurt, et qu'avec lui c'est un peu toute la terre qui meurt :

*Le dieu des moissons retire son aumône...
Il ne sait plus la couleur des épis,
L'odeur de la paille dans l'écurie,
L'odeur de son chien mouillé...*

Il y a les émigrants qui se demandent : « Sous quel arbre dormirons-nous ce soir ? » Entre les êtres qui s'aiment il y aura les longues nuits de l'absence. Quelle existence ne connaît pas sa *Saison du Malheur* ? Plus d'une fois le monde vous apparaîtra comme l'arbre desséché qui vous fait dire :

*Il faudrait plus de mille oiseaux
Pour éveiller cet arbre mort ;
Il faudrait plus de mille enfants
Pour éveiller ces mille oiseaux.*

(1) Voir Lucien-Paul THOMAS, *Le vers moderne, ses moyens d'expression esthétique*, pages 104, 105 et 106.

Tout cela, qui inspire ce que j'appellerais la partie pathétique de votre œuvre, tout cela pourrait vous étouffer... Mais votre âme a connu la naissance, mais votre sang lyrique a commencé sa course :

*Puisque ton sang n'appartient qu'à la terre
Comme le blé, les arbres, les routes...
Il faudra bien arracher au vent
Cette herbe murmurante de larmes.*

Tout est orienté. Les pires angoisses ne sont tout de même que l'envers d'un désir de paix et d'amour, et c'est ce qui leur donne cette allure de recherche, ce halètement, ce gémissement chaleureux. Vous venez de murmurer des mots bien noirs : « Nulle paix n'est possible à vivre encor de vie ». Je tourne la page, et je lis :

*Je marche dans le jour qui se lève de l'herbe...
Comprenez qui j'appelle en saluant le jour.*

Ce seront les derniers vers de *Saison du Malheur*.

Permettez-moi de me le demander : cette alternance si pathétique n'était-elle pas en quelque sorte nécessaire ? Ne fallait-il pas une saison trouble pour que fût vécue la pleine expérience de la condition d'homme ? L'essentiel c'est que ce trouble ait été vécu comme une phase du destin, que la conscience de ce destin ne se soit jamais obscurcie, et que vous ayez pu dire au fort de la souffrance, faisant recours par l'image à cette nature dont vous ne serez plus jamais séparé :

*L'arbre sait bien qu'il faut souffrir
Avant que vienne le printemps.*

Non, vous ne serez plus séparé de votre terre brabançonne et de votre village. Voici que vous les reconnaissez jusque dans les houles de l'océan. Ce que l'océan vous murmure tandis qu'un cargo vous emporte lentement vers le Nouveau-Monde, ce sont les rêves de votre terre :

*C'est bien ici qu'il faut rêver toute la terre,
Semer à pleines mains dans ce nouveau sillon...*

Le navire est « un village au loin », l'herbe est devenue sargasse, et voici que, nouvelle métamorphose, le chemin creux qui fut le lieu du tumulte et que votre amour avait rendu à sa vocation paisible prend la large apparence d'un Gulf Stream qui coulerait à travers l'âme et serait éternel. La dimension de l'océan a amplifié le vieux rêve et lui fera porter de plus amples moissons :

*C'est bien ici que l'âme allonge sa marée
Vers les couchants d'épis...
Reviendra-t-elle avec des gerbes sur les flots ?*

La mer n'aura donc pas été pour vous l'élément stérile, elle aura donné une saison de plus au laboureur. C'est que tout dépend de l'attente du laboureur, et que les moissons, quelles que soient les métaphores qui les figurent, se font en nous. Mais il importe tout de même, il importe beaucoup de posséder la clef du domaine d'images le plus favorable, celui auquel nous lie une connivence originelle. Cela importe surtout quand on est poète, puisque la pensée d'un poète, unie au mouvement d'images qui se fait en lui, suit un cours qui n'est pas distinct des aventures de l'expression. On le verra clairement pour ce qui vous concerne lorsque surgira devant votre optimisme déjà robuste, nourri du sang vital de vos images, la tentation de pessimisme née de la guerre : je me demande dans quelle mesure vous n'avez pas été aidé à surmonter cette crise par la profonde et si naturelle habitude que vous aviez prise de tout sentir et de tout penser en termes de glèbe et de saisons (1). Le poème de *Grand Combat*, c'est d'abord la plainte d'un Dieu blessé peut-être à mort parce que l'homme a renié le don de l'abondance terrestre. Ensuite, c'est l'histoire d'une sorte de maladie, d'un hiver de la terre, que guérira l'inéluctable solennité d'un printemps.

C'était le besoin de votre âme fraternelle, mais c'était aussi la logique du rythme saisonnier, que tout aboutit à ce renouveau

(1) Interrogé par un journaliste à propos de *Grand Combat*, le poète a invoqué « les vertus naturelles et créatrices de l'image », ajoutant ces mots significatifs : « Sans celle-ci, je n'aurais pas osé tenter de sublimer le drame que nous venons de vivre ». Au lieu d'oser, je serais tenté de comprendre : *pouvoir*.

que vous évoquez par un de vos plus beaux vers (ce vers si franciscain, a dit un critique) (1) :

Un brin d'herbe, un insecte au milieu de l'amour.

Dans ce poème lent et grave se dessine en éclatant filigrane l'image géorgique que vous vous faites du destin des hommes :

*La vie est pour la terre et ceux qui la travaillent,
Pour le brin d'herbe et pour le chêne et pour l'oiseau,
Pour les saisons, pour les labours, pour les semailles,
Pour la fleur et l'abeille et le vent et les eaux.*

L'Étoile du Berger va briller sur une âme définitivement apaisée parce que accordée. Cette âme a-t-elle en somme fait autre chose que conquérir, sur soi-même et le poids des jours, un retour à la vocation d'enfance ? Vous nous le faites sentir par le poème de *La nuit paysanne*, qui répond à un autre poème de *Naissance du Sang*, *La Maison de l'enfance*, comme à un tintement de cloche répond de loin un second tintement plus grave :

*Tout vient se joindre ici, m'entend et me connaît.
Je touche mon pays...*

Vienne l'inévitable péripétie, celle du temps qui pousse toute vie à son insu vers l'automne, vous pourrez accepter cet automne puisque c'est encore une saison. Les saisons de la nature, d'ailleurs, sont là qui vous promettent au-delà de la caducité d'un homme la perpétuité des hommes et de ce qui les fait vivre :

*Il y a les moissons que balance le vent
Dans le sens de la vie et d'un lointain désir.
L'épi porte son grain, mémoire d'avenir,
Et l'homme qui le pèse a caressé le temps.*

Le grain : image de prédilection. Comment ce cahier de septembre ne reprendrait-il pas le thème des semailles, pour l'appliquer cette fois à la fonction poétique qui a rempli votre vie

(1) Dictionio de CASTILLO-ELIJABEYTIA, *Publications de l'Université de Murcie*, 1950.

et dont vous pouvez avoir la même modeste fierté que le paysan dessinant au dessus du sillon *le geste auguste* ?

*Je confie au labour ces naïves semences,
Ces mots...
Encore une poignée où germera le blé.*

« Encore un instant de bonheur » disait un autre. Je suis forcé de constater que votre souhait est moins égoïste. Il se situerait plutôt du côté de la *Bouteille à la mer*.

Ainsi achève de se préciser ce que vous me permettrez d'appeler votre philosophie. Qui n'a pas la sienne ? La vôtre est simple, large et salubre. Vous la résumez dans le *Poème pour un frère tourmenté*, qui aboutit à deux vers dont le second n'est pas de vous, bien sûr, mais pourrait l'être :

*La vie a composé la plus belle prière :
« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ».*

Votre philosophie du pain ne se réduit pas à une imploration ni à une euphorie réceptive, ce n'est pas une morale passive, une morale de facilité. L'affleurement de lumière que j'ai essayé de capter le long de votre œuvre reste un affleurement sur fond d'ombre. Vous n'ignorez pas que toute joie digne de ce nom est difficile. Et comment serait-on béatement heureux dans ces temps où l'homme semble devenu aveugle à sa propre nature, où l'on doit durement apprendre que la simplicité du cœur n'est pas une chose si simple à maintenir ? De là cet examen de conscience que vous faites pour tous :

*Seigneur, avons-nous donc si mal aimé la terre
Qu'elle réclame encor tant de chairs sans tombeaux ?*

C'est qu'il faut faire l'effort d'aimer les choses pour que les choses nous aiment. Voilà qui sauve de tout bêlement votre bucolique.

Désormais vous ne demandez plus à votre paysage les signes de votre bonheur ou de votre malheur propre mais quelque évidence plus générale. L'eau, la neige, la pierre, voilà quelques-uns des objets où cette pensée accroche sa force concrète :

*Une pierre au soleil, le soc l'a délivrée
Et l'écho de l'acier s'efface dans le vent ;
Ramasse-la, c'est une page séparée
De la rocheuse éternité qui nous attend.*

Une leçon humaine demandée à l'élément terrestre, il me semble qu'on la trouverait aussi chez plus d'un poète de langue espagnole. Et je m'avise que cette heure n'aurait pas tout son poids si je ne rappelais, fût-ce d'un mot, la longue curiosité qui vous a penché sur le lyrisme ibérique, celui de Machado, de Salinas, de Garcia Lorca. Vous êtes allé aux poètes espagnols comme à des frères, et ils vous ont accueilli fraternellement. Cette intimité a-t-elle donné quelque chose à votre poésie ? Mieux vaudrait parler, je crois, d'une conjonction. Quoi qu'il en soit, j'aimerais rapprocher de l'ardente méditation de Gabriela Mistral dégageant le lyrisme des substances, l'huile, le vin, le sable, telle de vos pièces encore inédite où s'évoque le destin évident et mystérieux de la graine :

*La graine se souvient de son mystère ;
Dans la main paysanne elle n'avait
Jamais pesé plus qu'un lointain secret
Fait de sommeil et de vaine poussière.*

*Mais voici s'élargir une blessure :
Tout le poids de la terre la saisit
Et l'ombre qui la berce dans l'oubli
Répand une chaleur à sa mesure.*

*Alors la graine prend son vol et monte
Ainsi qu'un lent insecte végétal ;
Et l'homme qui connaît le cœur du monde
Entend passer ce souffle nuptial.*

Comment l'homme peut-il connaître le cœur du monde, sinon par son propre cœur ? Cette capacité de dilatation vitale par l'amour, avant de gonfler vos poèmes, a dû se manifester dans le privé de votre vie. Je me suis refusé à la biographie, mais vos vers sont là... Dans un poème que vous m'avez fait l'amitié de me donner à lire, vous ne pouvez vous empêcher, après avoir

évoqué l'élément du feu dans ses fureurs, d'ajouter cette tendre contrepartie :

*Mais voici que l'épouse attise une autre flamme,
La braise du foyer colore ses cheveux...*

Ce que je sens ici, n'est-ce pas l'ardeur d'une gratitude ? Je m'arrête... Votre bonheur d'homme, cher poète, je n'ai voulu l'évoquer d'un mot que pour me demander si votre poésie ne doit pas une part de sa confiance dans l'amour, une part de sa chaleur intime, à cette « autre flamme ».

De l'excursion que je viens de faire par les chemins de votre poésie, je voudrais tout de même tirer quelque semblant de conclusion qui contenterait le critique impénitent que je crains d'être. Définir une poésie : quel rêve pour un critique ! Or, me voici encore tout plein de votre allure, et l'idée me vient que je tiens là ma définition. Votre poésie est en marche, elle a un pas. J'aurais bien envie de dire que c'est le pas du laboureur, mais ce serait trop facile pour être tout à fait vrai. A rappeler mes impressions de lecteur je parlerais plutôt d'un flux, d'une coulée. Cette coulée est d'abord torrentueuse, puis elle s'élargit, devient fluviale, étale ses nappes et charrie avec une lente sûreté, non sans quelques remous et contre-courants, ses abondances de gerbes défaits, de fleurs en grappes et de branchages. Certes, à mesure que votre inspiration se fait plus sereine et que votre prosodie se fortifie de régularité, que votre vers atteint la plénitude sonore, l'élocution en même temps se dégage de l'enchevêtrement, contracte ses choix, élimine le bois mort, bref, gagne en transparence ce qu'elle accepte de perdre en épaisseur, et vous vous acheminez vers votre classicisme. Mais votre discours ne cesse pas et, je l'espère, ne cessera pas d'être riche d'images comme un verger en marche, avec ce rien de lourdeur rustique qui est le gage de son authenticité. C'est ce discours-là qui nous a apporté vos images et vos fables, et certaines d'entre elles n'ont pas fini de marcher dans notre mémoire. Comme la fille aux cheveux d'herbe... Vous vous souvenez ?

*La fille aux cheveux d'herbe a traversé la plaine
En se chantant les noms des fleurs et des oiseaux...*

Continuez, mon cher poète, à nous baigner dans une abondance ombreuse, dans un tiède lait d'herbes, de terre et de rayons, et à nous ouvrir ce monde de la confiance verte, monde de durable plénitude pour lequel je ne trouve pas de meilleure épithète que : maternel. Restez dans l'Eden de feuillages et de moissons où vous retrouvez, vous nous l'avez dit, le « rêve natal », la « végétale permanence ». Continuez votre naissance perpétuelle à ce concret spiritualisé par l'amour. N'oubliez pas que vous avez dit un jour à *un ami poète* :

Ne change pas de ciel, ami paisible et lent.

Robert VIVIER.

Discours de M. Edmond Vandercammen.

I

Mesdames, Messieurs,

Ce qui, dans la nature, nous émeut sans doute le plus, c'est le cycle des saisons. Cette splendeur dont l'heureuse fatalité naît avec des fleurs et des oiseaux depuis les premiers matins du monde, nous savons qu'elle débouche dans les neiges de l'hiver, mais elle se refuse à mourir. Car tout dans la nature appartient à la durée, en exalte les paradoxes eux-mêmes, invite à l'espoir les âmes passionnées. Quel poète n'a rêvé parfois que son existence — et à travers elle son œuvre — se trouvait mêlée à cette pérennité ? Mais soudain l'angoisse du temps revient troubler sa vision et l'humilité la réduire à une seule croyance : toute création de l'homme est périssable. Cependant il faut bien qu'à mon tour je confonde un instant l'automne de ma vie avec la beauté des saisons. Affaire de sentiment plus que de raison si je ne veux pas que ma conscience me reproche un jour d'avoir manqué de sincérité dans l'expression de gratitude dont je vous suis redevable.

Notre distingué confrère Robert Vivier m'a accordé quelques mérites dans la métamorphose des ombres où nous cherchons encore un paradis perdu. Il a dû louer un « autre moi-même » et, puisqu'il est admis que les poètes ne sont pas tout à fait coupables de leurs chants, je ne tenterai point de m'insurger contre les roses de cette solennité.

Votre illustre compagne, Mesdames, Messieurs, m'accueille ; par là elle me convie à rêver d'immortalité au moins durant ce bel instant, mais déjà je me souviens de l'avertissement de l'esclave romain qui suivait le triomphateur : « cave ne cadas ». Qu'importe ! Je vous remercie pour l'honneur que vous me faites et surtout pour le partage d'amitié qui en est à la fois la cause

et le résultat. Un pur poète doublé d'un grand critique vient de se pencher sur mes travaux. Votre générosité, Monsieur, me touche profondément, car le bonheur reprend toujours aux mains tendues.

Les mains tendues ! N'était-ce point toute l'attitude de l'homme et de l'écrivain auxquels il m'est donné de rendre hommage en ce palais ? Maurice Herzog, le vainqueur de l'Annapurna, disait il y a peu : « Les hommes tirent leur dignité non pas seulement de ce qu'ils font et pensent, mais aussi de ce qu'ils aiment. La raison dans certains cas doit savoir abdiquer devant le cœur ». Or la vie entière de Georges Rency s'est inscrite dans cette dignité ; l'homme et l'écrivain en ont fait une part égale, de vague en vague, contre toute adversité. Aussi bien ma joie est-elle comblée d'avoir à me souvenir du destin exemplaire de mon prédécesseur. Mais suis-je digne de rendre pareil hommage ?

Déjà une ombre me surveille. Elle a repris sa place parmi nous, jeté son masque pour mieux voir et mieux entendre. Il y a trois quarts de siècle, elle était un petit enfant dont les rêves venaient se réfugier dans les jardins qui nous entourent. Précisément, lors de sa réception, en février 1931, Georges Rency fit à cette même place le portrait de l'enfant qu'il était alors : « Follement ambitieux, rien ne limitait son destin. Il était riche. Il était puissant... Il ne fallait rien de moins qu'un palais pour loger le Sultan des Mille et une Nuits qu'il ne pouvait manquer de devenir un jour. Ce palais c'était celui où nous sommes, celui dont il apercevait à travers les branches, dans un grand coup de lumière, la masse imposante et dont il était d'ailleurs à mille lieues de soupçonner l'académique majesté ». Ainsi parlait Rency !

Les années passèrent et le jeune Albert Stassart dut bientôt connaître que les richesses procurées par l'amitié, par le dévouement à une noble cause et par la création littéraire valaient tous les trésors du fameux Sultan. Dès lors, il vit se tracer son destin : il aurait une place remarquable dans le commerce des hommes, dans la défense d'un idéal et il serait écrivain.

Né pour donner, Georges Rency fera carrière dans l'enseignement. Jusqu'à la fin de sa vie, il restera attaché au désir de partager sa foi, sa science, ses émotions avec des âmes dont la

fraîcheur demeure exaltante pour ceux qui savent descendre au niveau de leur épanouissement. La joie essentielle de l'homme d'enseignement trouve en effet sa plus profonde résonance dans la possession en commun. Posséder en commun, c'est s'enrichir au-delà des limites de la jouissance, c'est ajouter à l'éclosion du bonheur la confirmation d'un sentiment que la solitude risquerait d'appauvrir, c'est donner à chacun de ses actes le sens social le plus élevé et le plus durable. Les tâches de l'enseignement et celles de la critique, Georges Rency les a rassemblées dans un même apostolat parce qu'il portait en lui cet idéal de communion. On ne peut nier qu'une fraternité naturelle imprima son sceau sur les pensées de l'écrivain pour en faire un être toujours attentif à multiplier les témoins de ses luttes, de ses recherches, de son amour. C'est ainsi qu'il devint lui-même « l'œuvre de ses opinions ».

La vocation de critique se manifeste d'ailleurs très tôt chez Rency ; le jeune écrivain entend prendre position tout de suite et il le fait dans son épître à Paul Adam en soulignant la valeur de l'émotion artistique : « L'art, écrit-il, ne peut poursuivre un but de pensée pas plus qu'un but de morale. Ce qu'il faut en dire, c'est qu'il doit produire une émotion d'art, c'est-à-dire une émotion complexe, à la vérité indéfinissable, mais telle qu'elle ne peut être confondue avec aucune autre ». Essayiste, Georges Rency mesure la beauté partout où elle habite, suivant sa volonté de servir en fouillant les âmes et en refusant d'écarter *a priori* les tendances opposées à sa conception de l'art d'écrire. Il sait que le premier principe d'une méthode critique est l'honnêteté morale et intellectuelle. En outre, ses préoccupations ne seront jamais en contradiction avec la croyance qu'il faut, dans le même temps, parvenir à découvrir ce qui peut être élevé au permanent parmi toutes les productions d'une époque. Notre auteur condamne énergiquement l'analyse malveillante et pessimiste dont certains commentateurs se rendent coupables. « Cette analyse, affirme-t-il, tourne et moule le vide comme un moulin sans grain ; elle sape, elle ruine, elle renverse, puis elle néglige de déblayer, de préparer le terrain, de construire de nouveaux édifices ; elle s'en va en riant, à travers les croyances, les confiances, les admirations, et d'une chiquenaude, d'un bon mot,

d'un sarcasme, elle éteint ici une foi, plus loin une espérance, et elle culbute toutes les statues dont le niveau dépasse son propre front. Elle sème partout le découragement ». Ces phrases extraites de *Propos de Littérature* soulignent parfaitement le dédain de Georges Rency pour le critique qui ne sait ni faire aimer ni construire. Non, aucun critique ne pourra aider à refaire l'unité de l'homme s'il n'est guidé par la probité avant même de respecter chez autrui l'intelligence du cœur et celle de l'esprit. Le jugement le plus sévère doit encore être un acte d'amour sous peine d'être stérile et bassement orgueilleux.

Le critique qu'était Georges Rency, tout autant que le poète ou le romancier ne cessa donc de travailler à la défense de l'homme. Comme les plus grands, il pouvait se tromper et sa passion pouvait l'égarer, mais jamais d'autres desseins que ceux de l'harmonie et de la compréhension ne fixèrent sa pensée.

Quand notre écrivain parlera de Racine, il s'inclinera très bas devant son œuvre, mais il ne pourra s'empêcher de se rappeler certaines défaillances du comportement de son modèle. De Boileau, il montrera la perfection d'âme, de Molière la saine raison naturelle. Il préférera Rousseau à Voltaire : celui-ci « terminait une époque, la synthétisait, la momifiait... et il faisait entrer, à force d'esprit, la sécheresse philosophique dans l'art » ; celui-là, au contraire, « semblait sortir de la grande forêt primitive, avec des fleurs entre les mains et la bouche pleine de chants inouïs ». Si le chroniqueur entend louer la valeur humaine des œuvres d'art, il ne veut point, pour autant, identifier ces productions avec la morale. Il ne peut donc admettre toutes les réflexions d'un Tolstoï exagérément porté vers la contagion bienfaisante des écrits chargés de moralité. Il essaie d'abord de comprendre, reprenant à son compte les paroles que le commentateur Servius attribue à Virgile : « On se lasse de tout, sauf de comprendre ». Comprendre deviendra pour lui la plus haute, la plus pure des voluptés. Aussi pouvait-il reconnaître ses erreurs avec une sincérité émouvante et presque ingénue. C'était la marque d'un homme. Ce qui le retenait le plus à l'endroit d'un Camille Lemonnier, c'était l'amour de la vie. Il savait louer les sentiments de révolte d'un Hugo, condamner l'idéologue rhéteur et sec dont Barrès était le modèle, souligner la grandeur d'un Zola luttant pour la

justice et la vérité. Alors il disait : « c'est vivre deux fois que de vivre uniquement pour les nobles sensations de l'esprit ».

Le goût d'analyser et de commenter les ouvrages d'autrui allait se transformer, chez l'auteur des *Propos*, en une véritable nécessité et lui réclamer la plus grande part d'une fécondité remarquable. Tant d'articles et d'ouvrages ! Études dans le *Samedi*, dans la *Vie intellectuelle* ; dans l'*Art moderne*, dans l'*Indépendance belge* et bien d'autres revues et quotidiens. *Histoire de la Littérature belge de langue française* écrite en collaboration avec Henri Liebrecht, ouvrages sur Georges Eekhoud, Camille Lemonnier, Hugo, etc. : une somme dans laquelle les écrivains les plus modernes ont aussi leur place et qu'on pourrait résumer sous le titre : *Les livres et la vie*. Car, répétons-le, Rency ne se conformait qu'aux aspirations de cette vie. Or, pour répondre à telles préoccupations, il allait, dans le même temps, se faire poète, conteur, romancier, dramaturge. Avec des fortunes différentes, il nous faut bien l'avouer, mais l'avenir jugera. Suivons donc celui qui, comme Stendhal, aurait pu écrire : « Je ne retiens que ce qui est peinture du cœur humain ». Et d'abord le sien, le cœur du poète. Nous irons le voir s'épanouir dans une première plaquette intitulée *Vie*. Comme il se doit, le poète se cherche par les sentiers de l'amour. Cependant Verhaeren lui a déjà enseigné certains vertiges du monde et surtout le sens de la vitalité :

*J'avais compris que l'herbe et que les roses,
Que les oiseaux et les insectes argentins
Sont, comme moi, des degrés transitoires
De l'éternel escalier de la vie.*

Nous sommes à l'époque du *Coq rouge*. La discorde est au camp d'Agramant ; Rency et Van de Putte ont pris position dans la bataille pour « s'insurger — suivant leurs paroles — en toute occasion, à grands coups de tocsin, à déchainements de flammes, au nom de la Vie et pour l'Art libre, contre la Doctrine ». L'âme du groupe, c'est Georges Eekhoud, le jeune fauve dominateur, c'est Henri Van de Putte. 1896. Rency est encore aux études, mais il s'honore déjà d'être poète et de lutter dans un monde où les Lettres ne sont guère appréciées. Sait-on, racontait-il dans *Souvenirs de ma vie littéraire*, que la nomination de

Verhaeren dans l'Ordre de Léopold fit, chez nous, une manière de petit scandale ? C'était la première fois que le Gouvernement décorait un écrivain comme tel, et non comme journaliste ou fonctionnaire. Oui, c'est une époque de luttes mémorables. Grâce à cet enthousiasme jeune et parfois révolté, nos Lettres se sont petit à petit dégagées et affirmées. Malheur à ceux de vingt ans qui taillent leur plume à l'ombre du conformisme : avant de servir, leur encre n'est déjà qu'une boue inutile et sèche. Leur devoir est de chercher d'autres vérités ; cependant leurs audaces seront bientôt stériles si elles ne traduisent la vocation de la grandeur humaine, la foi dans la vie et le respect des valeurs éternelles.

Mais revenons à notre poète. Voici un ouvrage intitulé *Les heures harmonieuses*. Il est écrit en collaboration avec Van de Putte. Les pages en vers sont dues à Rency et elles forment un hymne à la joie d'exister :

... *Un soleil*
S'allume aux fleurs de la prairie,
Un soleil d'or, comme un décor
Magnifiant les fleurs de vie dans la prairie.
Flambez, ma joie, ma joie ardente et ivre,
Ma joie de vivre sous le ciel!
Et puis qu'importe tout! Qu'importe ombre ou soleil?
Qu'importent fleurs en joie ou désert triste?
J'existe!

Œuvre de jeunesse sans doute, avec ses imperfections, mais témoignage d'une ardeur dont ne se départira pas l'écrivain. Pendant un demi-siècle, Georges Rency ne nous proposera plus de vers ; il ne reprendra sa voix de poète que dans les discours lyriques de *La massue et l'épée*. Dédiant son œuvre à l'auteur des *Châtiments*, Rency comme Hugo, rentrait au combat « en écrivant un livre ». Une ardeur magnifique parcourt l'ouvrage entier ; c'est tout un faisceau guerrier, mais les fusils y sont rangés avec un ordre romantique parfois trop concerté. Tout en condamnant les recherches des poètes d'aujourd'hui, notre confrère aspire au retour des Hugo et des Lamartine pour répéter l'écho sonore du temps. Par ailleurs, il s'explique dans un long

« Discours aux poètes » paru après la tourmente. Confessons-le, il nous est difficile à maints endroits de suivre l'auteur de ce manifeste dans sa négation de la poésie moderne. Une époque qui a donné Claudel, Valéry, Apollinaire, Supervielle, Milosz, Eluard, Saint-John Perse, Reverdy et combien d'autres encore n'est pas une impasse et elle ne peut mériter d'être qualifiée de stérile ou de frelatée. Aucun de ces poètes n'aurait pu — ou ne pourrait — admettre le moindre dédain du langage ni ce coup d'État permanent provoqué par une certaine littérature d'aujourd'hui, dont Gaétan Picon lui-même a souligné l'inquiétante tentative.

Mais Georges Rency se révoltait avec raison contre ceux de ses contemporains dont le premier souci n'était point la noblesse de leur tâche. J'aimerais que ce passage fût entendu par tous les jeunes : « Il importe — disait-il — et il faut que cette jeunesse débutante entre en littérature comme on entre en religion, porte le froc et le cilice, la bure et les sandales, qu'elle renonce aux séductions du monde sensible, aux petits intérêts et aux risibles glorioles, à tout ce qui fait l'appât des Lettres pour les esprits mesquins ; qu'elle apprenne à vivre d'une vie intérieure, enregistrant les bruits et les agitations de la terre pour en tirer, dans son laboratoire intime, les éléments de grandeur, de force et de beauté ; qu'elle apprenne son métier, surtout, comme tous les grands l'ont fait, métier qui ne doit être qu'un outil aux mains de l'artiste, mais un outil solide et bien en main, un outil indispensable et dont le génie même ne saurait se passer ; qu'elle écoute La Bruyère quand il lui dit : « C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule », que, ce métier, elle l'apprenne « humblement, docilement, durement... ». C'est là une grande leçon et nous y retrouvons tout entier l'homme dont nous admirons la probité devant le vaste labeur qu'il s'est assigné.

Conteur, romancier, dramaturge, Georges Rency reste penché sur les débats de l'âme et de la chair et il va souvent quérir ses modèles chez les gens simples. Il ne méprise aucun petit fait teinté de vérité et s'il ramène chaque événement au niveau des appétits et des volontés, il laisse à son émotion créatrice le soin d'intervenir discrètement dans le jugement moral du lecteur. De telles œuvres se rattachent bien à l'analyse psychologique de l'homme, à la cristallisation des conflits où l'amour joue le rôle

primordial. Grandeur et misère d'un sentiment éternel. Notre auteur croyait en Stendhal. Il s'exalte à l'extrême quand s'ouvre le grand livre des passions, mais il se reprend bientôt et en appelle à la raison en se souvenant de Descartes. L'auteur du *Discours* écrivait à Balzac pour lui dire, de sa maison d'Amsterdam, qu'il ne considérait pas autrement les hommes qu'il n'aurait fait des arbres. Rency, trop ému par la réalité sentimentale, se soumet difficilement à cette rigueur impitoyable, mais il ne repousse pas le secours de l'intelligence dans son effort à traduire l'inquiétude de ses personnages. Attiré par les orages du cœur, il est prêt à célébrer — à part soi — le triomphe de la raison. Ainsi Madeleine, l'héroïne de son premier roman, refuse-t-elle de souiller son amour. Ainsi dans *Marianne et son ombre*, la jalousie de la jeune épouse est-elle vaincue par la méditation qu'une nature austère aura vivifiée.

Sans vouloir imposer à ses héros un comportement conforme à ses aspirations, le romancier aussi bien que le dramaturge, ne perd aucune occasion de confronter, au cours de son analyse, passion et devoir. Dans ce dernier roman, Marianne avait un rôle à remplir au sein de son foyer ; dans les contes de *Visages de l'amour*, nous trouvons maints sacrifices marquant le triomphe du devoir sur la passion, mais c'est surtout dans *La dernière victoire* que l'auteur nous fait éprouver avec le plus d'intensité la noblesse du combat mené contre soi-même : « Tu appelles humiliation, défaite, ce que j'appelle victoire — déclare Madame Haudent à son fils. Oh ! oui, victoire, la plus belle de toutes les victoires... Se vaincre soi-même, tuer en soi l'instinct brutal, soumettre la bête à l'homme... Toi qui as connu l'ivresse cruelle de toutes les victoires, tu ne connais pas celle-là. Je la connais, moi... Voudras-tu être moins fort que ta mère ? ».

Parmi les sentiments essentiels que le psychologue veut faire partager par ses lecteurs, la noblesse du cœur me semble donc avoir la première place. Mais il en est d'autres : la pitié, le triomphe de l'amour sain, l'exaltation de la vie. Que de pitié dans *Les contes de la Hulotte*, dans *L'Aïeule* ou dans *Frissons de vie* ! Gustave Van Zype a souligné la supériorité de cette émotion sur la dure indifférence où ne s'exerce que l'intelligence ; il écrit : « Bien plus virile est la pitié, qui fait agir dans le seul sens où

l'action vaille, dans celui qui dresse la raison contre la souffrance ».

Tout en ramenant les gestes des dieux à l'échelle humaine et aux sentiments impérissables, Georges Rency glorifie l'amour, exalte encore la vie dans les pages mythologiques de *Chimères*. Je crois que ces contes forment le plus beau livre du disparu. La langue en est classique et la poésie d'une grande élévation. Du supplice de Prométhée à celui de Philarque, l'aspiration du poète dépasse celle du conteur dans la lumière de la fable et dans la contemplation de la Vérité. Quant au sortilège de cette fable même, il traverse les symboles pour donner un sens nouveau aux événements quotidiens. L'exaltation de la vie éclate dans les paroles de cette fille des champs dont on a voulu faire une déesse descendue de l'Olympe pour s'offrir sur l'autel des sacrifices : « Que ferai-je de mon inutile beauté, dit-elle, si je ne suis ni épouse ni mère ? Que me servira d'exciter autour de moi le désir, si nul ne me parle jamais, à moi divine, comme ce simple bouvier à cette fille aux charmes grossiers ?... ». Nous retrouverons l'écho de ces sentiments dans la plupart des nouvelles de *Visages de la vie* et particulièrement dans celle qui a pour titre *Les pieds nus*.

Dans ses compositions romanesques, Georges Rency ne sollicite ni l'imprévu ni l'illogique, préoccupé de découvrir un style de vie, sinon toujours plus de noblesse au-delà de l'action. Une telle démarche ne va pas sans danger, les personnages se trouvant parfois paralysés par la préméditation de l'auteur. Mais notre propos n'était pas de discerner ici la sympathie ou la réprobation grâce auxquelles l'écrivain se laisse plus ou moins entraîner à dominer et parfois à faire dévier le mouvement des âmes. Nous avons voulu montrer avant tout par quel élan continu d'une sensibilité simplement humaine Georges Rency aborde la défense de l'homme.

En s'engageant dans la littérature dès avant sa vingtième année, c'est donc l'humain que l'écrivain entendait servir. A côté de celui qui voulait créer, il y avait toujours l'animateur pour démontrer que l'existence vaut par tout ce qui irradie à travers elle. Son dynamisme dérivait d'un goût prononcé pour les êtres, dans l'observation desquels il voyait, ainsi que Saint-Évremond,

une forme supérieure de la lecture. Comme directeur et fondateur de revues, il occuperait déjà une place enviable dans l'histoire de nos Lettres, surtout durant le premier quart du siècle. Rency a mené beaucoup de campagnes. Son esprit naturellement combatif resta jusqu'à la fin totalement épris du rôle supérieur de l'écrivain au sein de la nation. Est-il besoin de rappeler que cet animateur toujours alerté a réclamé, l'un des premiers, la création de notre compagnie ?

Mais c'est surtout à *L'Association des Écrivains belges* que notre éminent confrère allait pouvoir se dévouer au progrès et à la diffusion des Lettres nationales. L'idée de *L'Association* était d'ailleurs de lui. En 1949 il en écrivait l'historique et il commençait en ces termes : « J'avais vingt-sept ans quand l'Association fut fondée. J'en ai, à présent soixante-treize : à quoi servirait de le dissimuler ? mon âge est dans les anthologies... Eh bien ! pendant ces quarante-six ans, comme simple membre d'abord, puis comme secrétaire général, enfin comme président, ma vie s'est si bien identifiée à celle de la Société que je ne distingue pas un moment de mon existence où elle n'ait été le principal objet de mes préoccupations ». Dans une lettre ouverte adressée jadis à la Libre Académie de Belgique et où il exposait son projet, Rency déclarait par ailleurs : « Allons toujours de l'avant. Nous verrons plus tard si ça ne réussira pas ! ». La réussite est connue comme est connue l'organisation non moins importante d'une Maison des Écrivains. Dès la guerre de 1914, notre confrère avait rédigé un projet de création d'une telle institution. Beaucoup plus tard, le 31 juillet 1945, il signait avec le Bourgmestre Eugène Flagey, Mademoiselle Marie Lemonnier et Alex Pasquier, l'acte de naissance de La Maison Lemonnier et de La Maison des Écrivains. Ainsi tressa-t-il sa plus belle couronne d'animateur. Hélas ! il ne put la porter longtemps : le 24 septembre 1951, le vénéré président de l'Association des Écrivains belges abandonnait son lumineux apostolat. Son testament littéraire contenait une phrase émouvante : « Je déclare ici solennellement que ma dernière pensée a été pour mes confrères de l'A. E. B. que j'ai toujours servis de mon mieux et que j'ai tous confondus dans un commun sentiment d'indéfectible affection ».

L'homme qui jamais ne consent à perdre cœur, l'homme

qui se donne tout entier à une grande et salutaire exaltation, l'homme qui chérit le sillon, la graine et son propre geste de semeur connaît la plus pure raison de vivre. Son enthousiasme le porte à la communion et celle-ci l'incline toujours davantage à rendre plus vaste la possession morale du monde. Alors, quand il se sent l'invité de la Mort, il ne craint pas le seuil où l'attend son hôte : il va tout droit dans sa propre lumière.

Je devine que mon prédécesseur est parti de cette manière et s'il s'est retourné, ce fut sans doute pour regarder une dernière fois si le soleil dorait ses plus belles moissons.

Edmond VANDERCAMMEN.

Discours de M. Henri Liebrecht.

Monsieur,

Laissez-moi d'abord, en vous accueillant, — en vous « recevant » selon la formule académique, — vous dire le plaisir que j'en éprouve. C'est celui qu'on prend à introduire un ami dans un cercle d'amis, un esprit distingué parmi d'autres qui le sont à des titres divers. Louis Piérard, auquel vous succédez, avait su gagner notre sympathie par les vertus de son caractère et notre particulière estime par la nature même de son talent. En portant sur vous notre choix nous étions assurés de retrouver des qualités égales dans une personnalité différente.

Un des rôles essentiels d'une Compagnie comme la nôtre me semble être de réunir, pour un travail en commun, des hommes dont le tempérament a été façonné par des disciplines variées et dont les goûts se manifestent sous des apparences contradictoires. Albert Guislain après Louis Piérard, c'est d'un certain point de vue, le Barreau après la Politique, deux formes de l'éloquence qui souvent s'opposent mais qui à la tribune de l'Académie se rejoignent dans un égal souci de donner une forme parfaite à la pensée : nous avons en commun le culte de la langue française.

Faut-il présenter l'homme avant de parler de l'écrivain ? L'un éclaire l'autre. En 1890, une circonstance fortuite fait naître à Hal, le Bruxellois que vous êtes. Votre père, ancien officier d'artillerie, quitte l'armée pour se marier et entrer comme fonctionnaire au Parquet de Première Instance. Il allait y être attaché durant un demi-siècle et passer Secrétaire du Procureur du Roi. Bonne race ne peut mentir et vous étiez destiné à devenir avocat. Le Palais de Justice, auquel vous avez plus tard consacré un livre, a imposé son voisinage à votre enfance et vous l'appeliez, sans y entendre malice, « Le Palais de mon père ».

Votre mère était d'une intelligence vive et raffinée. Elle avait

le goût de la lecture et j'aime à croire qu'elle vous a donné dès votre jeune âge l'amour des livres. A la voir beaucoup lire, pouviez-vous faire autrement que de l'imiter. Les garçons perpétuent souvent les préférences maternelles. Faut-il y joindre, pour vous connaître au départ, l'influence de sa sœur que des dons de musicienne conduisirent au théâtre et qui vous a peut-être transmis son goût pour l'indépendance et la fantaisie. Sans le savoir, ces deux aimables femmes, qui ont veillé sur votre enfance, donnaient ses premiers traits à votre caractère d'homme. Leur ombre se profile derrière votre œuvre.

Je vous devine, à cet âge où les impressions sont vives et les images bien marquées dans la mémoire, vagabondant avec vos jeunes camarades aux abords du Palais de Justice. Vos parents habitaient rue Dumonceau, au cœur de ce quartier, un des plus vieux et des plus pittoresques de notre capitale, qui vous incitera plus tard à découvrir Bruxelles. Ainsi deviendrez-vous le Marcel Poète ou le Héron de Villefosse de cette ville qui depuis le temps de notre jeunesse a tant changé de visage.

J'aurais aimé suivre vos études, alors que se forme le caractère dans le rayonnement des maîtres qui vous marqueront pour la vie, et aussi de la camaraderie d'où naissent plus tard de précieuses amitiés. Elles se sont appelées pour vous René Golstein, Spehl ou Botson. Vous ferez vos humanités grecques-latines à l'Athénée de Bruxelles où je vous ai précédé de quelques années. Un de vos professeurs de littérature s'est appelé Fernand Severin, mais j'ai assez connu l'auteur d'« Un Chant dans l'Ombre », pour m'assurer qu'il fut moins pédagogue que poète. Par contre, nous devons tous deux une pensée reconnaissante à l'homme sensible, au charmant lettré qu'était Désiré Collette, dont je revois le sourire un peu mélancolique, sur un visage que la maladie marquait déjà des signes d'une mort précoce. On vous soupçonnait pour lors de ne pas aimer les sciences exactes et de faire fi des mathématiques : quand on sait quelle carrière de juriste est la vôtre et quel esprit de précision vous y avez manifesté, on est porté à croire que l'exactitude peut s'exprimer autrement que par des chiffres.

Vos goûts littéraires se développèrent à l'Université Libre de Bruxelles qui logeait encore dans l'archaïque Palais Granvelle,

au Quartier Terarken. Si nous étions de loisir, Monsieur, nous nous y promènerions volontiers, descendant pour gagner la rue d'Isabelle ou grimper vers la Montagne des Aveugles, ces vieux escaliers de la rue Villa Hermosa ou ceux de la ruelle des Juifs, allant nous asseoir sous les arcades désertes du jardin de l'ancienne Synagogue et achevant notre flânerie dans quelque cabaret à étudiants de la rue des Trois Têtes ou de la rue Nuit et Jour, dans la Putterie où nous étions chez nous comme Villon l'était au quartier des écoles. Mais, hélas, le temps nous presse !... Sunt lacrymae rerum !... Je me souviens à propos que vous avez évoqué vous-même l'époque et son décor dans un de vos livres les plus attachants, que nous choisirons tout à l'heure aux rayons de votre bibliothèque.

Vous vous êtes pris d'une particulière sympathie pour les poètes symbolistes, Jules Laforgue et Francis Jammes, Gustave Kahn et Francis Viélé Griffin. Heureux temps, n'est-il pas vrai, où on achetait pour quelques sous chez un bouquiniste que nous avons tous connu, des premières éditions de Jean Moréas et de Paul Verlaine. C'est qu'il y avait encore en ces années bénies des éditeurs désintéressés au point d'accepter la faillite pour l'amour de la poésie. Gide et Claudel, dans le même temps, proposaient à votre admiration des raisons d'enthousiasme que nous avions demandées à Anatole France et à Maurice Barrès. Peintres et écrivains vivant en rapports étroits, vous suiviez assurément durant les expositions de « La Libre Esthétique » et du Cercle des « XX », les conférences qu'y organisait l'animateur que fut Octave Maus. Les orateurs étaient d'avant-garde et leurs commentaires s'insurgeaient délibérément contre les traditions. Ils menaient combat contre le romantisme qui brillait de ses derniers feux. « La génération à laquelle j'appartiens, avez-vous écrit dans un de vos livres, aura fait, avant tout, d'un accord unanime et tacite, profession d'antiromantisme ». Vous retrouviez les mêmes directives dans le cours de philosophie et de morale que professait à l'Université Libre, Georges Dwelshauwers, magicien dangereux qui vous révéla les arcanes de l'esthétisme bergsonien. En vous précisant la portée des « Données Immédiates de la Conscience » et en vous proposant une solution métaphysique au problème de la relation du corps et de l'esprit

qui est à la base de « Matière et Mémoire », il donnait forme et sens aux découvertes, confuses encore, de votre propre pensée.

L'avidité avec laquelle vous poursuiviez votre enquête personnelle aussi bien du côté de Valéry, où vous retrouviez quelque chose d'Henri Bergson, que du côté de Nietzsche, qui vous a réservé quelques passionnantes occasions d'entendre la parole de Zarathoustra, témoigne de votre nature, parfaitement préparée à telle méditation. Elle est faite, me paraît-il, de réserve et de repliement. Elle craint, par pudeur excessive, de s'abandonner à un lyrisme dont la contrainte vous a marqué, vous et quelques-uns de vos camarades. De là un certain scepticisme que je crois plus apparent que réel. Tel vous étiez en ces années où s'achevait votre formation intellectuelle.

Restait à choisir la route qui mène au but de la vie. Par goût, vous auriez volontiers embrassé la carrière de journaliste et de fait c'est un goût que vous n'avez jamais perdu. Mais le Droit vous attendait : comment résister au prestige et à la persuasion de ceux qui avaient été vos professeurs, un Georges Cornil et un Jean Servais, un Maurice Vauthier et un Eugène Hanssens. Vous n'étiez pas Ulysse pour résister à la voix des sirènes !

Juillet 1914 : vous sortez de l'Université. Je laisse à votre futur biographe le soin de vous suivre dans les étapes de votre magnifique carrière, qui a fait de vous un avocat de réputation internationale. Ancien membre du Conseil de l'Ordre, qui a dû faire obstacle aux vœux de ses confrères pour ne pas être porté au Bâtonnat, vous êtes aujourd'hui Président de l'Association Belge pour la défense du Droit d'Auteur, — votre grande spécialité — et Président de la Confédération des Travailleurs Intellectuels, ce qui est encore pour vous une façon d'assurer cette défense des droits de l'esprit. C'est à vos yeux un des rôles majeurs de l'avocat, dans une société trop portée à les méconnaître.

Il y aurait quelque outrecuidance de ma part à faire en parlant de vous l'éloge du Droit. Vous êtes parmi nous au titre d'écrivain. La destinée a voulu que vous vous partagiez entre l'exercice d'une profession qui vous passionne et la littérature qui reste, malgré tout, votre amour secret.

Je ne pense pas que vous ayez abordé la littérature avec le plan

préconçu d'une œuvre à réaliser. Vous butiniez les idées pour le seul plaisir d'en tirer une goutte de nectar. Votre génération a beaucoup pratiqué Joris Karl Huysmans et elle ne s'est pas avisée peut-être qu'il y avait une grande part de snobisme dans le comportement de Des Esseintes. En attendant de donner à une pensée mûrie la forme durable du livre, vous collaboriez à des journaux et à des revues. Les feuilles estudiantines ont connu votre signature, naturellement. Plus tard, Joseph Wauters vous appelait au « Peuple ». Vous écriviez en ordre dispersé tantôt à l'« Avenir Social », tantôt au « Journal des Beaux-Arts ». Aujourd'hui vous êtes, le samedi, à la « une » du « Soir » et nous nous cachons derrière notre journal pour goûter les propos légers que vous avez tenus à votre charmante Dauphine tantôt à Paris, tantôt à Venise, tantôt à Séville. Vous êtes en coquetterie avec toutes les cités qui vous ont inspiré de l'amour.

Le premier livre paru sous votre nom porte pour date 1927 et pour titre : « Après Inventaire ». Les exemplaires en sont devenus rares : par sévérité excessive envers vous-même vous les faites disparaître. C'est pourtant un témoignage, celui qu'apporte sur sa génération un homme qui approche alors de la quarantaine. Parvenu à ce moment de la vie, il a un recul suffisant pour juger du chemin parcouru et des résultats atteints. L'inventaire se solde-t-il en bénéfice ? Quelles furent les influences subies ? Quelle a été la part prise à la marche des événements, car on ne peut parler de responsabilité pour une génération qui venait à peine d'atteindre la vingtième année lorsqu'éclata la première guerre mondiale ? Cette génération approche lentement de sa fin. Le bilan sera bientôt un document d'histoire.

Son éducation, ses maîtres, ses lectures, son inquiétude inconsciente ont fait qu'elle n'a guère manifesté d'enthousiasme. Son scepticisme même est sans haine. Gide, dont elle a fait un maître, ne lui a pas enseigné l'énergie. Elle s'en méfiera plus tard ; pour le moment, elle se laisse prendre à la magie de son verbe. Elle n'avait non plus trouvé de secours dans l'enseignement reçu. « Sans fermeté, déclare le personnage qui parle au nom de tous, l'enseignement que l'on pratiquait pouvait-il nous fournir la base stable qu'il faut pour appuyer une activité créatrice ? Sans fermeté, dis-je, et j'ajoute confus et dépourvu de franchise,

parce qu'il craignait, au fond, de se compromettre. Ah ! ces humanités sans amour ! » Et la voilà à la recherche d'une règle qui lui échappe. Le problème philosophique et religieux se pose, auquel on ne peut donner de solution. On rejette l'exemple de Montherlant, « chrétien par discipline ou par persuasion ». Va-t-on, dans cette quête, devenir « un vagabond du sentiment religieux, intégré dans un humanisme vivant ? » Au fond on est plus porté à un idéalisme, qui ne va pas jusqu'à l'adhésion à ce christianisme, dont la correspondance de Claudel et de Rivière propose une définition, qu'au matérialisme pseudo-scientifique qu'on pratiquait il y a quarante ans. A vrai dire ces problèmes de doctrine ne sont pas pour vous la préoccupation majeure. Vous préférez partir en quête du rêve, un Giraudoux sous le bras, allant à la rencontre d'une seconde jeunesse, plus harmonieuse et, qui sait, peut-être plus ravie que la première.

En littérature nous savons déjà que ces jeunes gens se sont détournés du Romantisme ; ils le déclarent révolu. Ils sont injustes à son égard mais ne nous a-t-on pas dit qu'à quinze ans ils étaient repliés sur eux-mêmes, enclins à observer un mutisme que devait choquer la grandiloquence des Jeune France. Où porter une admiration qui ne demande qu'à s'exprimer : plaignons la jeunesse qui serait sans élan ! L'individualisme de celle-ci, à la recherche d'une expression lyrique de son état d'âme, rencontre Baudelaire et Rimbaud et Verlaine. On se plaît à les lire, mais l'envoûtement n'a pas opéré : on admire parce que c'est beau, sans plus. Nul des trois ne fut semblable à Platon guidant la jeunesse dans les jardins d'Akademos. Quelque chose ou quelqu'un leur a manqué : « Clairvoyant, réaliste, c'était le professeur de lyrisme que nous attendions. Il n'est pas venu. Nous avons grandi dans la méfiance ». Est-ce à dire que ces adolescents, qui eurent vingt ans vers 1910 avaient le cœur sec et étaient incapables de tout attendrissement ? Non, certes, mais « faute d'un guide sûr, confessaient-ils, ils altéraient doublement ce qui restait de meilleur en eux. Leur sensibilité, ils la menaient aux écoles excentriques du symbolisme, pendant qu'ils apprenaient à leur cœur prisonnier, des romances frelatées de carrefour ».

En attendant on lit tout et de tout. On se jette sur « La Nou-

velle Revue Française » qui commence à paraître, sans pour autant négliger les classiques, ni même les romans d'aventure ! Le « Mercure de France » a fait jaillir d'un coup de son caducée une pléiade d'auteurs qui sont une révélation pour ces jeunes lecteurs, de Verhaeren à Remy de Gourmont, de Louis Pergaud à Henri de Régnier. Il faudra longtemps et une circonstance fortuite, — un voyage en Italie ou un séjour à Paris — pour qu'on s'attache aux maîtres plus aptes à former des caractères. Que d'amertume dans ce regret, le jour où on découvre Stendhal par une lecture des « Promenades dans Rome » : « Ah ! si Stendahl avait bien voulu prendre en charge notre éducation spirituelle, occuper dans l'évolution que nous avons suivie la place d'un André Gide, par exemple, nous ne serions fichtre pas où nous sommes. Mais le hasard ne l'a pas voulu ».

Ainsi se dégage de l'inventaire proposé par Albert Guislain au moment où il est encore proche assez de son adolescence pour en parler d'expérience, ce que lui-même appelle « les tendances d'une génération déterminée ». Elle n'a pas encore atteint à un équilibre philosophique, en dépit de la diversité des notions dont elle attendait une réponse à ses perplexités, mais elle tend vers une unité qui sera d'autant plus stable qu'elle aura été longue à se former. Elle n'aura pas dédaigné un certain dilettantisme qui lui fournira à la fois une attitude sociale et une prise de position intellectuelle ; à la longue elle en tirera avantage et aussi mille satisfactions, pour avoir porté sa curiosité dans bien des domaines. La spécialisation n'avait pas encore écarté la jeunesse des bienfaits d'une culture générale. Le croire, c'est revenir par un détour à un humanisme classique.

« Après Inventaire » fut accueilli avec sympathie par quelques observateurs attentifs au sort de la jeunesse, à ses idées, à ses tendances. Il valut à Albert Guislain une chronique pénétrante et nuancée dans le « Mercure de France ». Elle était signée Georges Marlow. Nul plus que cet esprit délicat ne pouvait en apprécier la psychologie, parfois narquoise, et les notations prestes qui révélaient chez l'auteur des dons d'observateur. Ils devaient faire merveille dans le journalisme.

C'est par des qualités de cet ordre qu'il donna un tour plaisant aux œuvres qui allaient suivre. Elles firent pénétrer le nom d'Al-

bert Guislain jusqu'au grand public, celui qui lit et reste attentif aux choses dites comme à la façon de les dire. « Découverte de Bruxelles » fut proprement une révélation. Pour la première fois, la ville était l'objet non d'une étude savante, comme elle en avait déjà connu quelques-unes de la part de doctes chercheurs, — Henne, Wauters ou Louis Hymans — , mais d'une délicieuse monographie qui était l'œuvre d'un flâneur. Il y a un art à flâner dans une ville surtout quand on y est né, qu'on y a vécu et qu'on peut accrocher un souvenir à tous les pignons. Notre guide nous propose un plaisir qui n'est ni celui d'aller vite, ni celui d'aller loin. « Les étrangers me comprendront, nous dira-t-il au moment du départ. Les Bruxellois aussi, pour autant qu'ils le veulent. Ils pratiqueront le tourisme intérieur qui est au voyage lointain, ce que l'élégie est au lyrisme, et apprécieront les qualités de l'élégie. Ils s'accoutumeront à vivre en plus franche amitié avec les choses qui les entourent. Ils useront du particularisme, du régionalisme sentimental qui constitue un patriotisme sans danger ». Voilà le ton dont il usera désormais pour parler de sa ville natale, un ton léger, souriant, amoureux, en nuances plus qu'en couleurs, désireux de plaire sans omettre d'instruire et réussissant le miracle de faire à la fois l'un et l'autre. Partons avec lui, qui sera le maître, un maître qui sait tout, qui a tout vu. Sous le Bruxelles d'aujourd'hui, quel art de retrouver celui d'autrefois, de faire revivre une époque en posant la main sur une vieille pierre. Mais découvrir Bruxelles n'est pas seulement admirer sa Grand'Place, ensemble prestigieux, errer dans le peu qui reste des ruelles et des impasses archaïques, suivre sur le gris léger d'un ciel de septembre le dessin d'un antique fronton, c'est aussi pénétrer le caractère de son peuple, de la foule qui se presse dans les rues, qui se hâte selon l'heure vers son travail ou son plaisir. C'est Bruxelles mais ce sont aussi les Bruxellois.

Ce « Voyage autour de ma Ville » avait conduit le flâneur impénitent vers ce qui reste de la cité de jadis. Le Bruxelles moderne est une autre réalité, non moins captivante. En voici les aspects fixés dans le second volume, « Bruxelles Atmosphère 10-32 ». A vingt ans, quand on vient d'entrer à l'Université, on a encore des yeux tout neufs. On manque de points de comparaison, on aime ce qu'on voit, on n'a pas encore de regrets. Mais vingt ans

plus tard, on s'avise des changements. Un nouveau Bruxelles se bâtit, jetant bas des quartiers morts de vieillesse. Le flâneur doit refaire l'itinéraire de sa promenade, et s'aviser, avec quelque mélancolie, que le décor n'est plus le même. Rien ne lui échappe ni le style des affiches, ni celui des étalages, ni le nom des grands architectes qui ont démoli ses souvenirs. Il passe, avec une grâce légère, du ton grave à celui du poète. Il sait, comme le savait Odilon-Jean Périer, qu'il convient « de chanter les plus petites rues ». Les unes sont grouillantes d'un va-et-vient continu, du commerce ambulancier, de la dispute des commères et des marmots ; les autres sont silencieuses et peu passantes, les boutiques rares, les volets clos. Elles ont encore leurs âmes d'autrefois.

Naguère vous deviez donner à votre berceau un dernier témoignage d'amour et de fidélité en lui offrant, pour s'y mirer, le charmant petit livre que vous avez, à la manière de nos vieux auteurs, intitulé « Miroir de Bruxelles ». En l'époussetant un peu, il aura tôt fait de retrouver tout son éclat. « Il semblerait bien un peu terni ! Comme sous l'haleine, une patène d'argent. Mais voyez ! Le voilà déjà qui s'éclaire. Le brouillard dont il paraissait enveloppé se dissipe. Il est plein de lumière et de reflets. Tourné vers le soleil, ne tient-il pas du miroir magique, cher à Merlin l'enchanteur, et de la boule de jardin ? La ville y surgit avec ses clochers, ses tours et ses toits comme si elle se mirait dans un lac de mercure. » Cher petit volume, aimablement présenté qui va, d'image en image, d'un passé peuplé d'ombres et de fantômes, à un présent peuplé de bons vivants. Vous avez l'art, Monsieur, de parler avec beaucoup de convenance et de courtoisie de tout ce que nous ignorons touchant ce que nous croyons connaître le mieux. Tout paraît simple et adorable, à vous entendre, dans la naissance et la croissance d'une ville. La fleur, d'abord tendre bouton, s'épanouit en rose ardente. Dans l'enfant qui vient au monde vous pressentez la jolie femme qui sera plus tard la joie et la peine des hommes. Comme en vous lisant on goûte le sel de la vie !

Faut-il clore ici la nomenclature de vos œuvres, de ces filles aimables qui vous ont ouvert les portes de l'Académie ? Ce serait faire tort à cette monographie, nourrie de vues personnelles et d'alertes souvenirs que vous avez consacrée à la monumentale et un peu massive demeure qu'érigea Poelaert pour y abriter les Tables de la Loi et les Balances de la Justice. Votre sous-titre

annonce « Les Confidences du Mammouth ». Le surnom est resté au Vieux Palais : les gens de la basoche ne parlent que du Mammouth. Vous pouvez en tirer quelque fierté ; c'est un signe de durée qu'avoir le droit de revendiquer la paternité d'un vocable.

Pareil oublié serait bien plus encore un déni de justice pour un autre de vos livres. Je confesse à son égard quelque préférence, peut-être parce que vous l'avez consacré à un joli peintre, dont j'ai jadis contribué à honorer l'œuvre, ce Jean-Baptiste Madou dont la silhouette de bourgeois confortable s'anime aux sons de votre « Caprice Romantique ». Quel agréable séjour faisons-nous dans le Bruxelles de 1840, dont la vie est quète, surtout lorsqu'on la passe entre l'atelier du petit maître de « La Fête au Château » et le bureau plus grave de son beau-frère, le savant Adolphe Quetelet, dont la statue semble nous accueillir au seuil de ce palais académique. « Le Keepsake de Monsieur Madou » est une de vos réussites, le plaisir que vous avez pris à le mener à bien étant la raison même de celui que nous prenons à vous lire.

Je m'en veux d'être si bref à votre sujet, mais mon propos n'est point de justifier notre choix : j'en aurais assez dit en disant moins encore. Ayant le privilège de vous recevoir, laissez-moi vous souhaiter la bienvenue. Irai-je, pour vous témoigner que j'en sais sur vous plus que d'autres, jusqu'à l'indiscrétion de révéler vos œuvres inédites ? Le jour où il paraîtra, votre imposant travail sur Edmond Picard éclairera les traits d'un visage que ne peuvent oublier ceux qui l'ont connu. Vous m'en voudriez, je pense, de faire plus que de m'associer à votre hommage. C'était un homme d'une prodigieuse activité, un grand juriste qui en toute occasion prenait la défense de l'Art, lorsque la liberté de l'artiste était menacée. C'est encore pour servir l'art qu'il fonda, prenant exemple sur Goncourt, cette « Académie Libre » qui porte son nom et dont vous avez été directeur. Faut-il voir plus qu'un hasard dans le fait que vous y avez été accueilli par Louis Piérard auquel vous liait une amitié déjà ancienne. Aujourd'hui, vous lui succédez parmi nous : j'ai la conviction qu'il en éprouve une joie posthume. Il vous appartient de nous parler de lui, de nous faire entendre le timbre de sa voix et la résonance de son œuvre. Vous le ferez, j'en suis persuadé, d'un cœur fervent et avec un art évocateur.

Discours de M. Albert Guislain.

Mesdames et Messieurs,

Que je sois, en ce moment, à la fois heureux et confus, voilà, je pense, qui ne sera pas fait pour vous surprendre. N'est-ce point, d'ailleurs, une tradition ? Oh, je le sais bien, selon Robert de Flers, il n'a jamais existé un placement d'humilité plus avantageux que l'Académie. Mais il n'empêche, et croyez-moi : mon émotion et ma confusion sont aussi réelles, aussi sincères que ma gratitude.

A la vérité, je me sens doublement reconnaissant envers votre Compagnie, de la faveur qu'elle a bien voulu me faire en m'appelant à elle. Comme écrivain tout d'abord. Et quoi de plus naturel ? N'est-ce pas là le plus précieux fleuron d'une carrière ? Comme avocat, ensuite, car la distinction qui m'est échue n'a pas manqué, j'en suis sûr, de réjouir les membres de l'Ordre auquel j'ai la fierté d'appartenir. L'on reproche parfois au Barreau de se montrer envahissant. Je ne veux pas examiner si le fait est exact, car ma satisfaction s'accroît ainsi du sentiment un peu trouble, mais délectable, d'avoir en plus quelque chose à me faire pardonner, dont je n'ai pas à rougir.

Enfin, et je veux m'adresser ici plus particulièrement à notre cher Directeur — Monsieur — et laissez-moi ajouter « Cher ami », de façon à tempérer tout de suite, ce que ce « Monsieur », si académique et si cérémonieux présente toujours d'un peu agressif, je vous remercie très sincèrement. Pour avoir accepté avec tant de gentillesse de me recevoir, et pour l'avoir fait avec une si grande indulgence et un si remarquable talent. Ah ! Votre tâche, j'en conviens, mon cher Directeur, n'était pas facile. Il est malaisé de tracer le portrait de ce que l'on appelle un « Chroniqueur fantaisiste ». Ces gens-là — je parle évidemment d'expérience — sont, en général fort remuants et ils tiennent, comme on dit, très mal la pose. Aussi pour cette peinture que votre attachement

à mon égard et votre courtoisie ont par trop embellie, je vous le dis de tout cœur : Merci.

Je vous aurai, Mesdames et Messieurs, confessé tous les sentiments qui, suivant l'expression dont on usait au Grand Siècle, agitent mon âme, lorsque vous m'aurez permis de saluer l'ombre que je ne puis m'empêcher d'apercevoir à vos côtés : celle de Jules Destrée, le Fondateur de notre Académie. C'est un devoir filial auquel, vous en conviendrez, il m'est interdit de faillir. Ce grand Ministre, en effet, qui était également un plaideur de grande classe, me demanda un jour de travailler avec lui. Ainsi, entretenmes-nous d'étroites relations d'amitié pendant plusieurs années. Vous admettez donc, n'est-ce pas, que je place mon discours, avec autant d'affection que de piété, sous ce rayonnant patronage.

Et maintenant, laissez-moi, je vous prie, courir à mon préambule véritable sur cette lancée. Elle s'y prête très bien, me semble-t-il. Jules Destrée fut, en somme, n'est-ce pas, notre Richelieu. Sans doute, la pourpre dans laquelle il se drapait n'avait-elle rien de commun avec celle dont s'enorgueillissait l'illustre cardinal. Il ne viendra non plus à l'idée de personne de comparer la barette écarlate que portait l'austère conseiller de Louis XIII, au petit chapeau démocratique du grand tribun socialiste.

Cependant, ce petit feutre noir qui est devenu légendaire et sans lequel il nous est désormais impossible de nous rappeler le visage raviné, puissant et magnifique du Député de Charleroi, était en lui-même assez significatif. Coiffure du plus nuancé, du plus subtil des lettrés et du plus humain des philosophes, ne trouvez-vous pas que, par certains côtés, elle faisait songer au bonnet d'Érasme ? Souple, ce couvre-chef se rattachait certes à ces « sombreros » aux larges ailes qu'adoptèrent Volders, Vandervelde, De Brouckère et les premiers apôtres du Socialisme. Mais avec quelle modération, et quelle mesure !

Ainsi donc, ce chapeau, faut-il le situer entre le libéralisme souriant du Maître de Rotterdam et le collectivisme de la Troisième Internationale. A mes yeux, en tout cas, il est devenu une sorte de symbole. Le symbole du socialisme tempéré. D'un socialisme plus proche de Proudhon que de Babœuf. Celui, pour tout dire, du sentiment de la générosité et du cœur.

Ceci, quoi qu'il y puisse paraître nous conduira tout droit au sujet qui doit nous retenir aujourd'hui.

Destrée, nous le savons, continuait l'action d'Edmond Picard, l'auteur du Premier Manifeste des Ouvriers. Telle est la ligne dans laquelle ces deux esprits d'élite s'inscrivent désormais. A partir de ce moment, l'Humanisme socialiste est devenu, en Belgique, une réalité vivante. Je ne vous en citerai pas toutes les illustrations, mais vous l'avez certes déjà compris : Louis Piérard, le confrère, l'ami dont le Destin a voulu que je vienne prendre la place aujourd'hui, se range parmi elles. Telle est sa vraie famille spirituelle et il importait que je vous la désigne avant tout. Au reste, le premier, Piérard prit soin de nous l'indiquer lui-même. D'une part, dans le feu de ses admirations juvéniles, il dédia l'un de ses livres à l'auteur du « Juré ». D'un autre côté, tout le long de son existence, il ne cessa de nourrir, vis-à-vis de Jules Destrée, la plus sincère admiration. C'est donc dans le sillage de ces deux hommes qu'il se sentira emporté dès le départ. Son socialisme procédait d'une même sensibilité. Il était, comme le leur, à la fois humanitaire, fraternel et réaliste.

Le moment est venu, croyons-nous, de faire apparaître Louis Piérard dans le mystérieux miroir que le souvenir offre à nos regards. Tandis que nous fixons des yeux la silhouette sympathique de notre ami, le contour s'en fait déjà plus net et le détail en devient plus précis. Remarquez-le : son visage et son style le décelaient au premier contact. Il n'était point de nature plus spontanée, plus généreuse. Pas de zone d'ombre en lui. Point de terre inconnue. Ses familiers le répètent volontiers, il était franc, bon et sans détour.

Neuchatel, dit Lucidel, le portraitiste wallon dont Piérard s'employa un jour à ressusciter la gloire, aurait éprouvé un plaisir indicible à fixer ses traits d'un pinceau minutieux et littéral. Mèche de cheveux sur le front. Pommettes hautes. Bouche goguenarde et mobile. Lorsqu'un sourire venait illuminer son visage, il versait des clartés argentées dans les petites rides qui entouraient ses paupières. La poitrine bombée, l'air sûr de lui, mais plein de bonhomie, Piérard avait la parole abondante et

imagée. La répartie fusait familière, spirituelle, moqueuse et parfois acérée. Qui d'entre nous n'a pas gardé la mémoire de ses intonations claironnantes, de sa façon de rouler les r, qui faisait songer — tout de suite — à Mons, au Catiau, au Doudou et à Frameries, comme à cette terre boraine qui, par un miracle encore inexpliqué est aussi ardente, aussi chaude que l'humus de Provence. « Mon pays natal, c'est le Midi de la Belgique », disait-il en riant. Ses concitoyens, ses amis, ses proches l'appelaient gentiment « Noss Louis ». Notre Louis ! Le « Pourquoi Pas ? » aussi, qui le raillait de temps en temps. Mais les « Trois Moustiquaires » ne manquaient jamais d'ajouter à leur ironie apparente un filet de tendresse, comme pour apaiser en même temps le feu de leurs impertinences et c'est l'un d'eux, Louis Dumont-Wilden qui se porta à la rencontre de Louis Piérard lorsqu'il franchit le seuil de cette maison. Eût-on pu imaginer un hommage plus complet et plus chargé de sens ?

Orateur, député, journaliste, écrivain, conférencier, voyageur. Que de titres à lui reconnaître ! Ce fut ce que l'on appelle une nature d'une richesse infiniment diverse. Loin de moi l'ambition de vous montrer tous les aspects de cette personnalité caractéristique. Elle était multiple, agissante, trépidante. Piérard se dépensait sans compter. En coup de vent. Et partout. Et pour tout. Ce que j'essayerai, c'est de vous en faire toucher du doigt les caractères essentiels. Ils sont inscrits, jusqu'au dernier, dans les événements de son enfance et de sa vie tout entière. Vous allez voir, dans quelques instants, avec quelle netteté et quel relief.

Il adora son pays et le servit avec une ferveur de tous les instants. Il fut pour nous, pour nos écrivains, pour nos artistes, une sorte d'ambassadeur irremplaçable. Attentif à toutes les manifestations de la création spirituelle, il courait parler de son pays aux quatre coins du monde et avec quelle ardeur, quel enthousiasme ! Belge, c'est incontestable. Mais il était wallon avant tout. Wallon d'abord ! C'était son panache, c'était son orgueil. Né à Frameries, juxte ce quartier appelé « la Garde » où Dumouriez, avant Jemappes, avait installé son bivouac, tout contre la frontière, il savait ce que la bonhomie wallonne doit à l'esprit français.

Oyez son histoire ! Car elle est belle. La voici en quelques images, en quelques strophes, en quelques « séquences », suivant l'expression dont on use dans le langage du cinéma.

Wallon certes et de plus, « d'humble extrace », comme disait François Villon. « J'ai grandi » rapporte-t-il, « dans un milieu où l'on peinait dur. » Le père Piérard, ancien ouvrier mineur, s'était fait commerçant pour élever ses quatre enfants, trois fils et une fille, et pour se soustraire à la condition ouvrière, si rude dans cette âpre région.

De plus, il fabriquait des arcs et des flèches pour le tir à la perche. Les « petits » s'employèrent, plus d'une fois, à colorier au pinceau les beaux plumets — oiseaux ou papegais — trophées des concours d'archers, si populaires dans le borinage. Un tableau, une aquarelle d'Anto Carte, cet autre borain, vous racontera cela beaucoup mieux que je ne saurais le faire. En y mettant le style, l'esprit et l'éclat.

Le grand-père de Louis Piérard avait été porion. Le père aussi. Un oncle fut tué par le grisou dans la catastrophe de l'Agrappe. Au milieu d'une bouffée de flamme, de fumée et d'horreur dont l'image n'est pas effacée, en ce pays où tout ce que l'on touchait alors avait la couleur du charbon et de la misère.

Vous l'entendez : Vallès rejoint Zola. Jacques Vingtras grandit entouré de l'atmosphère tragique de « *Germinal* ».

Pour mettre le petit bonhomme aux études, ses parents — on le conçoit — se saignèrent aux quatre veines. Toutefois, l'enfant ne cessa jamais de les payer de retour. Il était bon élève, sauf en mathématiques. C'était un littéraire, déjà ! Piérard éprouva toujours le regret de ne pas avoir fait ses humanités anciennes. Bien qu'il eût connu de brillantes compensations ! Pourtant, cette lacune-là, il garda l'impression de ne l'avoir jamais comblée. Car au fond, on ne la comble jamais de façon complète. Il ne l'ignorait point et il en souffrit toujours un peu.

Par contre, le destin l'avait doté de facilités étonnantes pour l'étude des langues modernes. Cela aussi, il est bon de le souligner. A l'intention des Wallons qui, à cet égard, doutent trop volontiers de leurs aptitudes. Ce Framerois parlait la langue de Vondel, sans la moindre hésitation. De même l'allemand et l'anglais. Quelle réussite pour le fils de petites gens ! Ce succès portait en lui

un double enseignement : d'une part, ce robuste petit borain était animé d'une flamme qui le vouait à une destinée peu commune. D'un autre côté, les progrès de l'évolution sociale allaient enfin permettre aux fils d'ouvriers de se faire une place au soleil. Et Piérard en fut l'une des preuves les plus persuasives.

Voilà d'ailleurs qui se précise !

Tribun dans l'âme, à seize ans, Louis Piérard montait déjà sur les tables pour prononcer de vibrants discours. Les souffrances des ouvriers de la mine et de la métallurgie, il les connaissait bien. Elles avaient habité sous son toit. De plus, une littérature fraternelle retenait déjà ses préférences. Il avait fait de Tolstoï, de Dostoïevsky et de Hugo ses auteurs de chevet. Toutefois, deux écrivains français lui parlaient un langage plus tendre et plus familier encore, car il se reconnaissait en eux : c'étaient Lucien-Jean et Charles-Louis-Philippe dont il fit la connaissance lors de son premier voyage à Paris.

Le destin du jeune homme était ainsi tracé.

Pour gagner son pain, Louis se fit, à dix-huit ans, voyageur de commerce. Plus d'une fois, en son âge mûr, il évoqua cette période lointaine. Il avait conservé quelques-unes des lettres qu'on lui adressait à l'époque. « Louis Piérard. Fruits secs. Frameries ». Suscription cocasse, il s'en gaussait doucement... Le matin, il courait à ses affaires. L'après-midi, face à la plaine bossuée de crassiers, de terrils d'une beauté tragique, il composait ses premiers poèmes.

Durant ses heures de loisirs, Piérard recevait chez lui ses amis : une bande de jeunes gens que l'art passionnait, comme il le passionnait lui-même. Une aimable concitoyenne le mit en relations avec Madame Rodenbach, une montoise. La femme de l'auteur de « Bruges la Morte », introduisit Piérard auprès de son dieu : Émile Verhaeren.

Entraînée dans ce tumulte soudain, la douce Maman Piérard à la fois ébahie et intimidée, faisait du café, de la tarte et des galettes pour tout ce petit monde. La maison était exigüe. On se réunissait dans la chambre de Louis. On y bavardait, assis sur des peaux de mouton ou à même le plancher. De temps en temps, la brave femme grondait bien un peu son grand fils. Celui-ci mettait, en effet, son budget à une rude épreuve et il

n'aurait pas fallu que le père Piérard, qui était sévère, s'en aperçût.

Grâce à son lyrisme, à sa volonté, à ses relations, Louis allait bientôt fonder l'une des premières Universités populaires, celle de Frameries dont l'activité se poursuivit, sous sa direction, pendant de longues années. Henri Lafontaine, ce prophète aux ailes d'archange, inaugura le cycle des Conférences. Isi Colin, le délicat fantaisiste que l'on eût pu croire sorti d'une féerie de Shakespeare, le Compère-Guilleri du « Soir » y fit jouer « Ogier le Danois » par le Tchantchet et les marionnettes Liégeoises. On y représenta entre autres les « Revenants » d'Ibsen et Louis interpréta à cette occasion le rôle du D^r Stockman. On y faisait de la musique. L'on alla un jour jusqu'à exécuter la IX^e Symphonie de Beethoven dans la cour d'une usine. Une exposition de peinture amena dans le modeste logis de la Rue des Dames, Émile Verhaeren, Jules Destrée, Constant Montald et une femme menue, gracieuse, dont les « Framerisous » n'ont pas oublié le visage émerveillé : Anna de Noailles, elle-même. « Recteur magnifique de l'Université populaire de Frameries ! » Tel est le titre que Piérard s'est attribué un soir ! En manière de plaisanterie, mais c'était l'appellation à laquelle, peut-être, il tenait le plus. Elle portait, en effet, en elle le reflet de ces temps héroïques.

Piérard se marie, vient s'installer à Bruxelles pour suivre les cours de Sciences politiques à l'Université Libre. La littérature le requiert : nous le rencontrerons, tout à l'heure, dans les bureaux de la Revue « Antée » avec Henri Vandeputte, André Ruyters et l'étrange Christian Beck qui signait de ce pseudonyme inattendu : Joseph Bossi. Voilà donc notre ami lancé tout ensemble dans la mêlée littéraire et politique. Il réussira à équilibrer cette double activité — cette triple activité — puisqu'il y a joint maintenant celle du journalisme — grâce à des prodiges d'endurance, d'énergie, de travail.

Ici, je m'arrête.

Les convictions, la foi de cet homme, vous en avez aperçu les éléments principaux. C'est l'art. C'est la littérature. C'est le socialisme sentimental. Avec une pointe de messianisme. Comme en 1848 ! Vous en reconnaîtrez la vibration dans « La Vie

tragique de Vincent Van Gogh », le meilleur des livres de Louis Piérard. Il l'a écrit à la façon d'un reportage lyrique, comme l'a exprimé excellemment Constant Burniaux. Il l'a composé, en effet, en mettant ses pas dans les pas de son héros. En le suivant à la piste. Ce qui attire Piérard vers Vincent, c'est certes l'art génial et révolutionnaire du peintre. Mais c'est aussi, et surtout, le fait que sous le coup d'une crise mystique, au début de sa carrière, Van Gogh, jeune pasteur protestant, s'installa dans le Borinage. Vincent vécut, en effet, à Wasmès, à quelques kilomètres de Frameries. Frappé par le sort lamentable des ouvriers mineurs, il se pencha sur eux, comme Constantin Meunier, mais pour les évangéliser et soulager leur détresse.

Ne l'oublions pas : au cours des quatre premiers lustres du siècle, le Parti Ouvrier Belge traverse la période la plus pathétique de son histoire : celle des combats sans cesse renouvelés, qui le porteront jusqu'au triomphe. Louis Piérard se mêle à cette lutte, avec tout l'allant d'un tempérament sensible et fougueux. Aux côtés de ses aînés, de ses amis, par la parole et par la plume, en vers comme en prose, il défend son idéal. Depuis le premier jour, en effet, il s'est « engagé » à fond. Il conservera sa foi aux humbles, aux travailleurs, aux malheureux dont il a embrassé la cause avec fièvre. Et avant, comme après son entrée au Parlement, il les servira jusqu'au bout.

Oui, il s'agissait bien pour lui d'un « engagement » total. Car à ses yeux l'Art doit servir le Social et le Social doit favoriser l'Art. Ce qu'il rêve, ce n'est point d'abaisser le niveau de la création artistique, pour la mettre à la portée de toutes les bourses. Il entend faire l'éducation du peuple pour l'élever, au contraire, à la compréhension des plus purs chefs-d'œuvre du génie humain. Toute son action parlementaire — inutile que je vous la retrace — tendra vers ce but.

Et cette tâche, il la poursuit avec enthousiasme. N'a-t-il pas, un jour, épinglé sur la vie de Max Elskamp, dont il a écrit une biographie et qui est l'un de ses poètes de prédilection, cette pensée de Goethe : « Quand on ne parle pas des choses avec une partialité pleine d'amour, ce que l'on dit ne vaut pas la peine d'être rapporté ». Telle est la ferveur de cet humaniste qui ne doit rien qu'à lui-même ! Telle est la mesure de son élan !

Mais voyons d'autres portraits, d'autres profils. Ceux, si l'on veut, du journaliste et du voyageur. A ce propos, Mesdames et Messieurs, vous me permettrez d'ouvrir ici une parenthèse.

Digression rapide, mais digression quand même ! Avec votre agrément, elle formera un plaidoyer pour un genre littéraire vis-à-vis duquel on se montre, peut-être, un peu injuste. En France, du moins. Dans son manuel de littérature, le vieux Lanson a réservé quelques pages au journalisme. Il est vrai ! Mais avec quelle parcimonie ! Quant à ses successeurs, ils ont, en général, fait preuve d'une certaine gêne, lorsqu'il s'est agi d'assigner une place parmi les écrivains, à ces acrobates, à ces banquistes, vêtus d'oripeaux pailletés qui s'emploient sur les tréteaux des gazettes, et des revues, à intéresser, à instruire, à distraire le public. Au Quai Conti, sous la Coupole, Chamfort est entré, semble-t-il, par surprise. Pour s'y faire admettre, les Tharaud et André Maurois ont dû décliner toutes leurs qualités. Au regard des grands de la terre, le journaliste fait toujours l'effet d'un « excentrique » aux vêtements trop clairs, aux cravates trop voyantes.

Ce qu'on lui reproche ?

C'est de travailler « dans l'éphémère ». C'est de sertir des ailes de papillon sur des corselets de libellule. C'est, avec les outils de l'orfèvre, de ciseler des sorbets. C'est, en se livrant à leurs exercices, de songer aux spectateurs et aux applaudissements. Heureux ceux qui se croient les porte-parole de la postérité et qui s'imaginent qu'il se prononcent en son nom ! Sont-ils certains, cependant, que la postérité ne s'arrangera pas sans eux et qu'elle confirmera leurs jugements ? Les genres évoluent et le journalisme littéraire fait assez bonne figure, en tout cas, aujourd'hui. Il a même une tendance marquée à élargir son empire et il devient bien difficile de lui contester ses conquêtes.

Vous êtes, s'écrient volontiers les esprits chagrins, en se tournant vers les esclaves de l'Actualité, vous êtes asservis au fragile et ce que vous touchez se fane et meurt tout aussitôt. Il n'est de création digne de ce nom, sinon celle qui est engendrée sous le signe de l'éternité.

Que d'objections nous viennent tout naturellement à l'esprit. Et l'éloquence ? Et la satire ? Est-il des exercices plus actuels ?

Qu'en faites-vous, Messieurs ? Rayez-vous, au surplus, de vos manuels, et Sévigné, et Diderot, et Rivarol ? et Saint-Simon, et Proust qui s'efforçaient de reproduire jusque dans ses nuances les plus subtiles, les aspects du kaléidoscope quotidien. Goethe ne se plaisait-il pas lui-même à considérer qu'il était incapable d'écrire un bon poème, sinon de circonstance. Et ce souci de l'approbation du public ainsi que du succès ? Mais croit-on que Shakespeare et que Balzac demeuraient indifférents aux jugements de leurs admirateurs ? Vous êtes des vulgarisateurs aimables, leur dit-on encore. Est-ce un grief fondé ? Je vous le demande. Platon n'a-t-il pas vulgarisé Socrate et Sartre ne rend-il point Heidegger plus accessible ?

Mes chers Confrères,

Vous n'avez point reçu, Vous, dans notre pays, les journalistes à porte entrebaillée. Vous avez bien fait. Sans doute, pensez-vous qu'en somme, Voltaire, Balzac, Dumas, Gautier ont illustré la Corporation. Mallarmé, Alain et Valéry « en furent », après tout, eux aussi. Léautaud qui n'a fait la connaissance de la gloire sinon à quatre-vingts ans, n'a jamais été autre chose qu'un « courriériste ». Il faut ranger, n'est-ce pas, aujourd'hui, Robert Kemp et Gérard Bauer parmi ce qu'il y a de plus français dans la littérature française. Non, vous ne leur avez point fait grise mine car Lemonnier, Giraud, Gilkin se réclamaient du journalisme. Et après eux Georges Rency. Notre cher Charles Bernard, ainsi que notre vénéré doyen, Gustave Van Zype, ont consacré le meilleur de leur vie à renseigner leurs lecteurs qui sur la Peinture, qui sur le Théâtre : Et vous-même Henri Liebrecht, notre cher directeur, ne lui avez-vous pas donné depuis de longues années tout votre temps et tout votre talent ? Mais, dois-je pousser plus loin pareille démonstration ?

Louis Piérard fut, avant tout, un journaliste. C'est le reportage et les articles écrits au jour le jour, qui, dans son œuvre, occupent le plus de place. Lorsque vous l'avez prié de vous rejoindre, à l'Académie de Langue et de Littérature françaises, c'est dans le fauteuil du doux poète Georges Marlow que vous l'avez invité à s'asseoir. Soyons persuadé qu'à ce mo-

ment vous avez considéré que la fièvre d'actualité qui possède tout chroniqueur touche à la Poésie. Non seulement, elle y touche, mais c'est en soi-même une poésie particulière. Elle a son esprit. Elle possède son style. Elle s'efforce de parler un langage entraînant et clair. Si l'on voulait, de temps en temps, considérer avec attention cette prose tenue pour périssable, l'on constaterait qu'elle porte souvent en elle une phosphorescence qui, de longues années après avoir coulé sur le papier, au fil de la plume, se rallume soudain et brille d'un éclat singulier.

Vous en ferez l'expérience quand vous le souhaiterez, Mesdames et Messieurs, sur les livres et les articles de Louis Piérard. En abordant, pour les relire, les nombreux volumes qu'il a laissés, je n'ai certes pas été sans éprouver certaine crainte. Les pages retraçant ses voyages n'allaient-elles point s'effriter entre mes doigts comme une cendre ? L'intérêt pour ces récits cursifs qui devaient fatalement recéler en eux la trace de certaine hâte n'était-il point définitivement mort ?

Agréable surprise ! Je les ai relus tous, avec une attention sans cesse accrue. Parce que j'y ai retrouvé tout ce qui faisait le charme de l'homme : sa spontanéité, sa bonne humeur, son allant, la clarté de sa pensée, son âme chatoyante et son cœur de poète.

Notre ami le savait bien : il avait choisi la voie difficile. La politique l'avait requis d'une part et il voulait demeurer fidèle à la littérature. Il n'ignorait rien des risques de partage. « Je pratique, je le sais, écrivait-il un jour, le jeu de la troïka. C'est un exercice où l'on risque de se briser les reins ». Et il ajoutait l'air résigné : « Les hommes politiques disent avec un sourire, c'est un littérateur. Et mes confrères en littérature : c'est un politicien ».

Piérard n'ignorait pas non plus que dans l'humus très particulier de notre pays, l'ironie monte facilement en graine. Pour se transformer en une sorte de chardon, hérissé de pointes, que l'on appelle le sarcasme. Sous couleur de facétie et même d'amitié, on le mêle souvent aux bouquets les plus chaleureux. Tout en lui frappant familièrement l'épaule, les meilleurs camarades de Louis Piérard se sont souvent montrés injustes à son égard. « Peu de personnages », écrivait un jour Charles Plisnier, à propos de

lui, « ont soulevé autour d'eux plus de cordialité et d'injustice ». « Aussi les éloges qui ont été prononcés sur sa tombe, ont-ils pris une signification expiatoire », ajouta plus tard l'un de ses collègues — et non des moindres — au Parlement.

Mais il ne faut pas trop s'en étonner : le commun des mortels s'imagine difficilement qu'un homme travaille en voyageant. En outre, pour lui, l'article du journaliste lui pousse au bout des doigts comme le foulard et la colombe du magicien. Mais réfléchissons-y un instant. Songeons à ce qu'il a fallu de courage, de persévérance à ce « long courrier » de l'information qui parcourut l'Europe, le Proche Orient et les Amériques, toujours à l'affût du détail pittoresque, et de l'anecdote inédite. Telle fut, en grande partie, son existence, pendant un demi-siècle. Les mieux intentionnés ont trouvé dans ce fait la source de regrets très sincères. Cette dispersion et cette frénésie ne lui ont-elles pas mangé un temps qu'il aurait si bien pu donner à l'essai, à la nouvelle, au roman ? Car, enfin, ses « Regards sur la Belgique », son petit livre « Les Trois Borains » montraient d'une manière éclatante que s'il l'avait entendu ainsi, il lui aurait suffi d'arrêter sa course un instant. Tout révélait en lui les qualités d'un excellent essayiste, d'un bon romancier, d'un conteur délicieux.

Mesdames et Messieurs,

Pourquoi ne point accepter l'homme tel qu'il fut. Pourquoi en retoucher le dessin et corriger la nature ? Le « nomadisme » dévorant dont notre ami était atteint lui brûlait les moelles. Elle l'a épuisé en lui rongé le cœur. C'était donc bien l'essentiel de sa personnalité. Sa curiosité était toujours en éveil, comme l'œil aux mille facettes de la mouche. Cette impatience de connaître et ce désir de se déplacer contribuaient à maintenir en lui une jeunesse qui, jusqu'à son dernier souffle, ne s'est jamais altérée.

La vraie jouvence, n'est-ce pas de vivre avec son temps ? De n'en point laisser échapper une parcelle ? D'en retrouver le parfum dans la carlingue d'un avion, d'en découvrir le mouve-

ment dans la tiédeur d'un wagon de chemin de fer ou dans l'air chauffé à blanc d'une cabine de navire ?

La curiosité d'esprit !

Ah Montaigne ! S'il fallait, dans votre grande ombre, lui assigner des maîtres, l'on hésiterait peut-être entre Rémy de Gourmont et Valéry Larbaud, dont la double influence apparaît, au fond, comme ce qu'il y a de plus vivant, de plus vivace, et de plus sain dans le siècle.

Les générations qui sont nées, ainsi que Louis Piérard, aux entours de 1890 se sont vite détournées des nourritures empoisonnées que leur offrirent deux ou trois enchanteurs et elles demeurèrent volontiers fidèles à des valeurs plus éprouvées et plus stables. Gourmont et Larbaud restent, n'est-ce pas, dans la belle tradition des Encyclopédistes !

Petits maîtres, objectera-t-on !

Oui, peut-être ! Mais comme Diderot ! Et petits maîtres qui incarnent la confiance dans la recherche de la vérité ainsi que dans l'homme.

Vous avez ainsi, avec moi, Mesdames et Messieurs, essayé de déchiffrer les lignes de cette main que notre ami nous tendit toujours d'une manière si franche et si cordiale. Ne croyez-vous pas que ce qui fait l'unité de ce personnage à la fois si ardent et si attachant, c'est précisément cette confiance-là ?

Piérard lui devait sa sincérité et son naturel, qui éveillaient la sympathie des plus grands comme des plus humbles. Pour en juger, nous irons, en terminant, surprendre notre ami dans l'intimité. Il lui arrivait, de temps en temps, de vivre sur un rythme un peu moins tendu : il était Bourgmestre de Bougnies, un petit village de 350 habitants proche de Frameries et il lui arrivait de rejoindre ses administrés pour bavarder avec eux.

Son gendre et sa fille Marianne se sont chargés, avec un rien d'affectueuse malice, de prendre de lui, dans ce cadre, une série de clichés sur le vif. Ces photos sont tout simplement délicieuses. Elles représentent Louis Piérard dans sa maison des champs. Parmi les trophées récoltés au cours de ses randonnées à travers le monde. Voici la valise aux cent étiquettes. Voici le chapeau de paille acheté à Mexico, le poignard tunisien et le coffret clouté des fiancés algériens. Les mains dans les poches, le veston ouvert,

il se plaît à discuter avec les représentants de cette population laborieuse et joviale. Tous ces gagne-petit l'aiment, tous le vénèrent et le traitent comme un camarade. Il s'occupe de chacun avec un soin jaloux. Au retour de Bruxelles, il rapporte dans son sac, pour celui-ci un livre, pour celui-là un renseignement consigné sur un feuillet de papier. Il se fait le champion des arbres menacés par l'administration. Il protège les champs et songe aussi à fonder un théâtre de verdure pour la joie de tous. On l'entend discourir affectueusement et avec humour. Bref, c'est un Louis Piérard joué par Louis Piérard lui-même, comme il n'en fut jamais de plus savoureux, ni de plus vrai.

Il était aimé des humbles, disions-nous. Restent les autres. L'on trouvera dans « Regards sur la Belgique » une vingtaine de pages écrites lorsque Piérard vivait en exil à Cassis. Pages infiniment évocatrices ! Jetant un coup d'œil panoramique sur sa carrière, notre auteur y dénombre avec émotion les hommes qui lui ont montré de l'attachement. Nous ne les énumérerons pas tous, mais nous citerons, en passant, le roi Albert qu'il accompagna au Brésil, Romain Rolland, Claudel, Verhaeren, Maeterlinck, Rik Wouters, Ventura Garcia Calderon... Son urbanité rayonnait de manière plus efficace encore à l'étranger qu'en Belgique. Il avait ce que l'on peut appeler le don de sympathie. On l'aimait bien. Et tout de suite, on lui faisait confiance. De plus c'était un réalisateur. Il en avait la décision et la fermeté. A l'Association des Écrivains Belges, au Pen Club, dans les Congrès internationaux et dans les organismes du Parti socialiste il en avait cent fois donné des gages. Aussi comprend-on que de temps en temps, il eût songé que les contacts établis de la sorte, que les amitiés nouées au-delà des frontières, il eût pu les mettre d'une manière plus efficace encore au service de son Pays... Le loisir, hélas, ne lui en a pas été laissé, car nous voulons le croire, l'instant serait venu...

« L'on apercevra, un jour », écrivit encore Charles Plisnier, en évoquant notre ami, « qu'il manquerait, sans lui, quelque chose de vital à la vie de notre pays et de nos lettres ».

C'est, hélas, chose faite aujourd'hui ! Cependant, il m'arrive souvent d'avoir l'impression que je le vois, que je l'entends et qu'il est toujours présent parmi nous.

Rilke et Verhaeren.

Lecture faite à la séance du 14 novembre 1953,
par M. Carlo BRONNE.

On a remarqué, avec beaucoup de pertinence, que si la correspondance des grands écrivains, d'une autre encre que leurs livres, les éclaire mais ne les prolonge pas, celle de Rainer-Maria Rilke ne diffère de son œuvre ni en écriture, ni en qualité et en constitue au contraire, une partie importante. Cela tient sans doute à ce que l'homme et le poète, chez lui, ne se dissociaient pas. Ses lettres comme sa conversation émanaient du plus intime de son être. S'il était mis en confiance, il « entraînait tout de suite dans le détail des choses les plus hautes et les plus subtiles, avec une aisance ravissante, en homme qui ne veut pas s'arrêter aux platitudes de la vie courante et revient vite à son véritable domaine, au domaine impérial où il a élu domicile. » (1).

Voilà pourquoi les admirateurs de Rilke — et il en a dans tous les pays — se sont efforcés de retrouver et de faire connaître ses moindres messages. Il en est dont les destinataires sont des Autrichiens comme le cadet Franz-Xaver Kappus (2), des Français comme Gide (3) ou Rodin, des Italiens (4), des Allemands, une Égyptienne (5).

Il en est aussi qui sont adressés à des Belges, car le poète en connut de bonne heure. Il rencontra l'architecte Henry Van de Velde à Weimar chez les Nostitz-Wallwitz, chez le Comte Harry von Kessler et aussi chez une élève de Van de Velde, Erica von Scheel, qui épousa le fils aîné de Gerhardt Hauptmann (6).

En 1902, l'écrivain flamand Pol De Mont écrivit à R.-M. Rilke dans le but de diffuser ses œuvres dans le public belge et

(1) E. JALOUX, *La dernière amitié de R. M. Rilke*. Laffont.

(2) *Lettre à un jeune poète*. Trad. R. BIEMEL. Paris, 1937.

(3) *Correspondance R. M. Rilke-André Gide*. Introd. Renée LANG. Paris, 1952.

(4) *Lettres à une amie vénitienne*, Milan.

(5) *Lettres à M^{me} Nimet Eloui Bey*.

(6) Renseignements obligeamment fournis par M. H. Van de Velde.

hollandais. Le poète répondit de Worpswede, petit village près de Brême, où à son retour de Russie il s'était joint à la colonie d'artistes qui y vivait. Il souhaitait retirer quelque argent d'une collaboration à la revue *Kunst en Leven* dont s'occupait De Mont, et exposait sa situation poignante dans une lettre qui mérite d'être traduite : (1)

« Je ne sais d'où me vient la conviction que, en ce moment où je vis comme entouré du brouillard le plus opaque et sans aucun ami, vous pourriez m'aider ou tout au moins me conseiller. Je n'ai pas à remonter bien loin. Qu'il me suffise de vous dire qu'autrichien de naissance, je n'ai jamais eu de patrie et que les aspirations et les buts des gens de mon entourage furent toujours étrangers à mes souhaits et à mes désirs ; et cela, aussi bien à l'époque où, enfant solitaire et sérieux, j'assistais à la vie de mes parents que, plus tard où, encore tout jeune homme, je cherchais, à Munich et Berlin, des relations, pour chaque fois, déçu et soulagé, rentrer en moi-même. Plus tard encore, je fis deux grands voyages en Russie et c'est là que j'éprouvai le sentiment d'avoir trouvé ma véritable patrie, auprès de ces hommes graves, conscients de l'importance de la vie et comme entourés d'une atmosphère d'éternité.

» J'appris le russe et lorsque je dus rentrer en Allemagne, j'emportais avec moi maint lien d'amitié, maint souvenir ému et la possibilité consolante de pouvoir lire dans le texte des œuvres russes et les traduire.

» Entretemps s'était développée en Allemagne la tendance vers la pré-Renaissance, dans cette atmosphère de frivole pré-somption artistique qui les entraîne et domine tous, et elle avait pris une telle ampleur qu'à ma rentrée, fort que j'étais de l'adhésion totale des hommes humbles et nouveaux du grand Volga, je me sentis impuissant et sans attaches, silencieux parmi les bavards, intempestif et de trop à tous les points de vue. Je retournai à ma solitude, cette solitude qui m'a tout donné et par

(1) Les cinq lettres de Rilke à Pol de Mont ont été données par son fils, l'architecte Frits de Mont, au Musée de la Culture flamande, à Anvers ; écrites en allemand, elles ont été publiées en flamand par M. L. Simøens (*De Vlaamse Gids*, Déc. 1949-735). Avec leur autorisation, la lettre du 10 janvier 1902 est traduite, pour la première fois, en français par Mademoiselle Alice Pels.

laquelle j'ai conquis de haute lutte ce qui fait mon conscient et mon subconscient. Mais pour que cette solitude pût constituer un monde, une entité complète, j'y ai introduit mon semblable à qui je me suis attaché pour le travail et la contemplation communs. J'épousai Clara Westhoff, jeune femme-sculpteur, une des meilleures élèves de Rodin, que j'emmenai dans ma paisible retraite paysanne à Westwede, dans laquelle, jeune fille, elle avait déjà passé quelque temps de travail tranquille. J'espérais qu'une existence toute de profondeur et de simplicité nous élèverait tous deux vers les progrès et les joies les plus nobles.

» Lorsqu'à la Noël une petite Ruth nous fut donnée, ce fut comme si le cercle enchanté se refermait autour de notre petit monde et la vie de tous les jours aurait pu commencer, ainsi que le travail journalier, auquel nous aspirions comme après notre pain quotidien. Mais c'est alors que je dus, au lieu de me retirer l'esprit tranquille entre mes murailles, ouvrir les portes de celles-ci toutes grandes et jeter des regards anxieux sur les routes du monde... car le maigre secours que m'allouait ma famille (grâce auquel, si léger fût-il, nous pouvions à peu près subsister) nous fut retiré. Or, malgré les efforts déployés depuis des années pour me faire un revenu, je ne pouvais me fier à ce que ma plume nous ferait vivre, si modestes, maigres et très irréguliers en étaient les gains. Je dus donc, au moment même où j'avais cru faire ma vie, quitter tout ce qui m'était cher pour tout ce qui m'était étranger, m'en aller sans choix, sans espoir, aliéner ma tranquillité, si précieuse à mes forces et à ma santé pour un plat de lentilles. Et je ne sais même pas à quelle porte frapper. Je me suis adressé ici et là, mais c'est d'autres êtres que l'on a besoin et l'on me laisse attendre derrière les fenêtres grillagées de mon angoisse.

» Je le dis sans amertume, mais voulez-vous croire que, bien que mes livres se soient vendus et aient eu du retentissement, aucun d'eux ne m'a jamais rapporté ni honoraires, ni pourcentage. Et je puis également me plaindre, sans qu'il y ait infatuation de ma part, de ce que pas un éditeur d'Allemagne (dont certain jouissent d'une grosse fortune) n'ait eu suffisamment confiance en l'une de mes œuvres pour m'assurer au moins une année de travail sans soucis pécuniaires (ce que je sens être de la plus haute importance à ce tournant de mes facultés créatrices). Je

sais que mon œuvre est valable et que je n'ai pas le droit, uniquement pour ne pas mourir de faim, d'adopter n'importe quelle profession, qui entraverait le développement de mes travaux artistiques, réduisant ceux-ci au rôle d'accessoires, d'objets de seconde nécessité.

» Depuis mon enfance, consciemment et inconsciemment, je travaille à mon développement artistique et si je dois, sous l'empire de la lancinante nécessité, gagner de quoi vivre, c'est un pas que je ne pourrai faire qu'en utilisant pratiquement mes conquêtes, c'est-à-dire créer, en le subordonnant à mon art littéraire qui ne me nourrit pas, un artisanat littéraire, qui sera mon soutien. N'êtes-vous pas aussi de cet avis, honoré poète Pol de Mont ?

» Quant à ce qui peut me convenir, à ce dont je suis capable c'est à mes œuvres d'apporter la réponse.

» Et maintenant, voyons le cas spécial au sujet duquel je m'adresse à votre patiente et bienveillante bonté. Le voici : vous venez de fonder une nouvelle revue, ne pourriez-vous m'y employer ? Je suis complètement libre et à votre entière disposition, je me remets tel un outil entre vos mains. Je pourrais me rendre auprès de vous (quittant provisoirement mes êtres chers) et vous aider. Je suis très versé en art moderne, tableaux et sculptures ; j'ai beaucoup écrit traitant de l'art, de la littérature et du théâtre ; je mets en ce moment en scène à Brême la « Sœur Béatrice » de Maeterlincks (sic) ⁽¹⁾ ; je connais en dehors de ma langue maternelle suffisamment le russe et le français pour les lire facilement dans le texte. Je ne possède pas votre langue, mais j'ai assez pu suivre dans le ravissant livre de Gorter « Mei » pour en sentir à travers les mots toute la profondeur et je crois que je me ferais rapidement au son riche de votre idiome (sic). Mais peut-être cette proposition est-elle trop fouguese et violente ? En ce cas, ne pourriez-vous me confier une certaine collaboration régulière à votre nouvelle revue ?

» Je vous envoie par le même courrier trois articles « Sur l'Art ». Ceux-ci devraient et devront faire partie d'un livre, qui traiterait plus ou moins d'une esthétique nouvelle et serait

(1) M. MAETERLINCK, *Sœur Béatrice*, 1901.

quelque chose comme une « Weltanschauung » (conception de la vie) artistique. Si vous pouviez vous décider à faire paraître régulièrement (disons par exemple chaque mois) l'un de ces articles, je terminerais le livre avec un joyeux entrain et le mettrais ainsi à votre disposition, de façon à ce qu'il pût être édité (après la parution de tous les articles, ou tout au moins de plusieurs d'entr'eux) d'abord dans votre langue, donc en traduction. Ces articles sont parmi ce que j'ai écrit de meilleur « sur l'art » et sont parmi mes œuvres les plus chères, aussi je crois vous offrir une chose digne de votre revue. Je crois également que si le livre était publié à l'étranger, il serait beaucoup plus apprécié en Allemagne, quoiqu'il y soit d'autre part beaucoup trop question de l'avenir dans l'art pour toucher des gens que le présent satisfait au plus haut point. Si les trois articles « Sur l'Art » pouvaient trouver votre approbation, j'en éprouverais une joie profonde et sincère. Ce serait à la fois pour moi une occasion de me manifester et une assistance, comme vous pouvez le voir.

» Ce sont là les deux possibilités que je vois de m'en tirer : peut-être que, si vous avez la bonté de vous occuper, ne fût-ce qu'un instant, de ma situation, en verrez-vous encore d'autres. J'ai naturellement mis en branle en Allemagne tous les moyens de m'empêcher de couler à pic, mais l'avenir, telle une inondation montante, est tellement menaçant et ceux de la rive sont les uns indifférents et les autres absorbés par des « passerelles » (1).

» C'est dans cette situation, honoré Pol de Mont, que m'a trouvé votre première et si bonne carte et, près de me noyer, je m'y suis accroché. C'était hardi et osé de ma part, mais qui pourrait me le reprocher en ce moment ? Je n'ignore pas que pénétrer de cette façon violente et comme par effraction dans la confiance de quelqu'un est une forme d'indiscrétion, mais il est des circonstances dans lesquelles on se montre indiscret ; c'est comme si l'on éveillait en pleine nuit un hôte révérent dont jamais l'on n'aurait osé troubler le sommeil, parce que la rue est en flammes ou que quelqu'un est mourant... »

(1) Il y avait à Munich un cabaret de chansonniers, du genre *Chat Noir*, intitulé *Das Ueberbreitel*. Il était dirigé par Heinrich von Wollzogen. Detler von Liliencron, Hartleben y récitaient leurs poèmes. (Note de la traductrice, M^{lle} Pels, que nous remercions de son obligeance).

Peu après, Rilke partait pour Paris « les mains tremblantes, dit-il, mais plein d'une joie ardente ». Un éditeur l'envoyait recueillir les éléments d'un ouvrage sur Rodin. Il allait connaître, après Prague et la Russie, la troisième et envoûtante atmosphère dont son œuvre est toute imprégnée.

Les premiers mois, perdu dans l'immensité d'une foule indifférente à sa pauvreté, il éprouva tout ce qu'une grande ville recèle de tragique et d'inhumain et qui allait hanter les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*. Rodin l'avait bien accueilli, mais à la manière rude et détachée d'un dieu uniquement attaché à sa création. Le cœur du poète avait besoin d'une chaleur plus fraternelle ; il la trouva en Émile Verhaeren.

* * *

Servant de secrétaire à Rodin, Rilke habitait à Meudon une maisonnette, à côté de celle du Maître. Quand il était bien disposé, le sculpteur racontait à son jeune compagnon les temps durs et heureux où il parcourait, près de Bruxelles, la forêt de Soignes, avide de saisir la nature tout entière plutôt que d'en fixer un aspect particulier (1). Or, non loin de Meudon vivait un poète belge qui rendait parfois visite à Rodin. Depuis 1899 en effet, Verhaeren partageait sa vie entre sa Belgique natale et ses amitiés parisiennes ; il demeurait à Saint-Cloud, dans un appartement au 5^e étage de la rue de Montretout, qui est aujourd'hui la rue Émile Verhaeren.

A quelle date les deux hommes se rencontrèrent-ils ? Il est difficile de le préciser. Probablement dans le courant de 1905, car leur correspondance débute cette année-là. La première lettre de Rilke à Verhaeren est écrite de Meudon, villa des Brillants le 12 décembre 1905, dans un français encore indécis :

Cher Monsieur et très cher Poète,

« Ce n'est certainement pas par oubli que je ne vous ai pas rendu plus tôt le manuscrit que vous m'avez confié l'autre jour. C'était vraiment difficile de vous oublier dans un temps où j'ai passé

(1) Katharina KIPPENBERG, *R. M. Rilke*. Traduction Blaise Briod. Paris, 1942.

des heures et des heures noyé dans cet admirable livre que sont les *Villes Tentaculaires* et dans cet autre des *Forces Tumulueuses* et dans d'autres encore, car il m'était impossible de me diriger autre part avant que je n'aurois pas parcouru, page par page, votre œuvre, autant que j'ai pu me la procurer. Je m'arrête un peu sans haleine pour vous dire merci ; merci de toute force, merci de toute beauté, merci de votre âme qui, prodigieusement, comme une lune s'élève pour modeler un monde par sa propre lumière.

» C'est pour appuyer un peu mon sentiment plein de déférence que je vous offre un de mes livres (celui que j'aime le plus et qui a paru, il y a 3 ans) (1). Un autre qui va être publié ces jours-ci suivra bientôt (2). Combien je suis heureux de les savoir dans vos mains. Avec la même poste, je vous rends le manuscrit de la traduction ; j'en suis revenu (quelquefois toujours) avec la même impression, qu'il y a des choses heureusement réussies là-dedans et d'autres qui demandent encore une révision. En somme, on peut bien dire que la traduction est bonne et que c'est un travail plein d'amour et d'attention.

» M. Rodin me prie de vous dire toutes ses amitiés ainsi que ses salutations respectueuses pour M^{me} Verhaeren, auprès de laquelle moi-même je ne voudrais point être oublié. Le Maître serait bien heureux de vous voir bientôt et il vous engage vivement de venir un dimanche comme c'était votre intention. Seulement, il vous prie de vous annoncer la veille et de rester pour le déjeuner avec M^{me} Verhaeren pour pouvoir longuement causer » (3).

Si Verhaeren ne possédait pas assez l'allemand pour apprécier pleinement les œuvres de son correspondant, il lui montrait une sympathie et une compréhension d'autant plus précieuses que celui-ci avait souvent besoin de réconfort. A Maurice Betz, son incomparable traducteur, Rilke parlait de lui « avec une affection fervente et un accent de sincérité qui situent cette amitié parmi ses expériences les plus heureuses et les plus serei-

(1) *Le Livre des Images*, 1902.

(2) *Le chant de l'Amour et de la Mort du cornette Christoph Rilke*, 1906.

(3) Lettre inédite. Fonds Verhaeren. Bibl. Royale de Bruxelles.

nes » (1). Aussi bien, citait-il parmi ceux ayant exercé une influence sur lui : Jacobsen, Hofmannsthal, Pouchkine, Rodin, Cézanne et Verhaeren (2).

Cette bienveillance attentive d'un écrivain notoire pour un poète encore inconnu, de 20 ans son cadet, se trouva renforcée par deux circonstances. En mai 1906, à la suite d'un malentendu, Rodin mit Rilke à la porte « comme un voleur » ; dans cette période amère, Verhaeren, chez qui Rainer allait souvent passer la soirée, redoubla de sollicitude. Pendant l'été, déterminé par la lecture du *Rembrandt* que venait de publier son ami belge, Rilke alla faire un voyage en Flandre, avec sa femme et sa fille. (3)

Un Rilkéen sagace, M. L. Simoens en a patiemment reconstitué l'itinéraire, d'après les registres d'hôtel. De Bruges où il descendit au « Panier d'Or », Rilke rapporta plusieurs poèmes inspirés par le quai du Rosaire et les béguinages. Furnes, où il assista à la procession des Pénitents, produisit sur lui une impression ineffaçable, dont portent témoignage un récit et peut-être un passage de la *Vie Monastique* :

*Alors quelqu'un reprend tout son fardeau
et le jette dans l'abîme de sa poitrine.
La souffrance et le plaisir à ceux qui le précèdent
mais lui ne sent plus que le poids de la vie (4).*

* * *

Au printemps de 1907, Rilke était l'invité, à Capri, de M^{me} Fährndrich. Il habitait un pavillon séparé de la Villa Discopoli et jouissait de la quiétude que nécessitait son travail. Avec son

(1) Maurice BETZ, *Rilke Vivant*, Paris 1937.

(2) ANGELLOZ, R. M. *Rilke*, Paris 1936.

(3) Lettre de Rilke à Verhaeren 24 mars et 25 juin 1906, déjà publiées. *Briefve aus den Jahren 1906 bis 1907*. Leipzig 1930, p. 16 et 19.

(4)

H. UYTTERSROT, *Rilke over Vlaanderen (De Vlaamse Gids*, mars 1953).

CARLO BRONNE, *Pèlerinages littéraires*. Bruxelles. C'est précisément à Bruges, fin mai 1911, que Gide traduisit avec M^{me} Mayrisch de Saint-Hubert, les extraits de *Malte* que la NRF. allait publier, le 1^{er} juillet 1911 (*La Table Ronde*, Nov. 1952).

hôtesse, il traduisait les sonnets d'Élisabeth Browning ; deux autres femmes, une vieille baronne et une jeune comtesse complétaient cette société paisible et lettrée. Il alla voir Maxime Gorki, son voisin, dont la rusticité fraternelle lui rendit la Russie qu'il aimait. Une amie suédoise, née Ellen Key, l'écrivain féministe, vint le voir ; ensemble ils commentèrent le dernier recueil de Verhaeren la *Multiple Splendeur*, dont il lisait le soir des fragments pour ses trois auditrices.

En mars, il écrivit deux lettres à l'auteur. Dans la première, après avoir dit son enthousiasme pour « le courant élémentaire et largement rythmé » du livre, il ajoutait :

« Quelquefois je suis triste, c'est vrai, que mes livres vous restent fermés puisque je me transforme ou, pour ainsi dire, j'entre de plus en plus dans ce que je fais, et vous ne saurez jamais qui je suis. Mais je crois, c'était plus nécessaire que je lise les vôtres ; et puis ne m'avez-vous pas déjà jugé en me tendant, de votre main puissante, l'amitié dont je suis si fier ? Et en plus, si mon humble travail réussira (sic) à former ma vie et mon visage, comme le vôtre qui vous a pénétré de cette simple grandeur que nous admirons, vous le verrez (pourtant) un jour. »

Il lui faisait part de son prochain retour à Paris : « Cette fois, je resterai longtemps, si longtemps que possible pour profiter de toute force de l'admirable et fertile solitude que Paris prépare à ceux qui le réclament ardemment (1) ».

Dans sa seconde lettre (2), il précisait son intention de se loger dans le quartier Montparnasse, « à proximité du Luxembourg dont il est amoureux ». Il devait, en effet, louer un appartement rue Campagne Première où habita également Maurice des Ombiaux.

En novembre, Rilke fait une tournée de conférences à Prague, à Vienne et à Berlin. Ayant désiré parler de l'œuvre de Verhaeren, il s'est aperçu que le sujet exigeait une étude plus creusée ; il a donc entretenu ses auditeurs de Rodin avec lequel il s'est réconcilié. A Verhaeren, en lui adressant ses *Nouvelles Poésies* il demande un poème manuscrit pour Hugo von Hofmannsthal

(1) Lettre inédite, Capri 16 mars 1907. Fonds Verhaeren.

(2) Lettre de Capri, 27 mars 1907, publiée dans *Briefe*, etc., p. 234.

qui lui a parlé de lui en Autriche ⁽¹⁾. Le poète s'exécute et Rilke, d'Oberneuland, où il est chez les grands parents Westhoff, le remercie en ces termes :

« Combien je suis heureux de vous savoir en bon, en si grand travail... L'hiver dernier, je vous ai rendu compte de l'admiration que j'éprouve toujours pour cette merveille qui est le *Cloître*. J'ai tant souhaité que vous fassiez d'autres drames encore de cette race superbe qui survivra » ⁽²⁾.

Cette année 1908, paraissent les *Héros*, de Verhaeren, le troisième volume de *Toute la Flandre* et Rilke travaille d'arrachepied à *Malte* dont il avait eu la première idée six ans plus tôt et qu'il achèvera enfin en 1909.

* * *

Un assez long silence semble s'être établi entre les deux hommes quand, recevant les *Rythmes Souverains* à Rome, le 7 avril 1910, Rilke saute sur sa plume et s'exprime ainsi :

Mon très cher Verhaeren,

« Il faut vous écrire sans délai. Votre livre m'a rejoint il y a quelques heures. J'ai reconnu d'abord cet indomptable Hercule que j'ai trouvé un jour sous l'*Odéon* avant mon départ de Paris. Pensez : quelle découverte et quelle contrainte de ne pouvoir pas le lire du premier coup à haute voix ! Je me rappelle que je me précipitai chez moi avec ce n^o de la Grande Revue pour le relire tout haut. Je n'étais pas sûr, en passant par les rues, de contenir en moi les cris que je venais de lire : ils devaient me surpasser partout.

» Telle était ma première expérience des *Rythmes*. Et voilà le livre. J'ai lu ici dans ma petite chambre le *Persée*. Qu'il est beau ! On dirait que vous êtes arrivé à rendre à la nature les grands gestes humains en exprimant (pour ainsi dire) les saisons

⁽¹⁾ Lettre d'Oberneuland, 30 décembre 1907. *Briefe aus den Jahren 1907bis 1914*, p. 27.

⁽²⁾ Lettre inédite d'Oberneuland, 4 janvier 1908. Fonds Verhaeren.

des actions définitives, leur gel(ée) et leur dégel et la persévérante pénétrance de leur forte floraison.

» J'espère que vous allez bien et comment ne pas le croire en considérant la force et la vie dont votre livre tressaille.

Mes amitiés respectueuses à M^{me} Verhaeren, et à vous mon admiration et merci de tout cœur, cher grand ami » (1).

Puis un nouveau silence règne, au moins dans la correspondance.

* * *

Pendant plus d'un an, Rilke avait été absent ; il avait été à Venise, à Tolède, au château de Duino, sur la côte adriatique, que sa protectrice la princesse de Tour et Taxis avait mis à sa disposition. Depuis la publication de *Malte*, il n'avait plus rien publié si ce n'est la *Vie de Marie*, suite de poèmes conçus dix ans plus tôt, auxquels il n'attachait pas grande importance et qu'il avait mené à terme un peu comme un devoir imposé.

Il était dans une de ces périodes de stérilité dont il souffrait, car pour lui l'inspiration n'était pas un mot vide de sens. A certains moments, des vers lui étaient *donnés* et il entraînait en transes comme à Duino où les premières *Élégies* lui avaient été pour ainsi dire dictées.

Rentré enfin dans un Paris pluvieux et glacial il avait revu cette jeune orpheline, Marthe, enfant du peuple qu'il avait un soir, dans la rue, sauvée du suicide où l'acculaient la détresse et la faim. Il l'avait confiée à une personne respectable, s'était appliqué à éduquer sa sensibilité qui était vive et son humeur qui était fantasque. Elle avait des trouvailles jaillies du fond de sa nature plébéienne et généreuse ; elle comprenait les poèmes qu'il lui lisait mais, s'étant farouchement attachée à lui, elle comprenait moins l'homme que la princesse de Tour et Taxis surnommait Serafico et qui aimait trop toutes les créatures de Dieu pour se résoudre à n'en aimer qu'une seule.

Le sort de cet être primitif et vulnérable tenait au cœur de Rilke ; il en parlait souvent avec abandon à Verhaeren et il

(1) Lettre inédite, 7 avril 1910. Fonds Verhaeren.

parlait de Verhaeren à la jeune fille. Un jour de juin 1913, à la veille de partir pour une station de cure de la Forêt-Noire, il crut avoir trouvé le moyen de ne pas laisser seule à Paris celle qui, comme M^{me} Verhaeren, s'appelait Marthe. Il était au Crédit Lyonnais ; pénétrant dans le salon de lecture, il écrivit :

« Mon cher Verhaeren,

« J'ai passé mon mois de mai bien autrement que je l'aurais voulu ; tant de personnes qui ont su me trouver cette année, des visites, de l'inquiétude, des chagrins ! Voilà que tout le monde est parti, ou à peu près, je m'en vais aussi... J'aurais tant aimé de vous amener Marthe. Avant, il n'y avait pas moyen, et maintenant je suis trop épuisé...

» Mais l'idée me vient que, peut être, elle pourrait aller un de ces jours, *sans* moi, vous faire une petite visite au Caillou si vous y êtes (1)... elle en aura besoin plus que jamais, il me semble. Écrivez-moi une ligne si elle pourrait venir, et en ce cas indiquez-moi, je vous prie, le chemin qu'il faut prendre de Paris pour aller chez vous directement. Car si elle y va seule, je voudrais bien l'instruire. Sans doute, elle pourra, à Roisin, se trouver une petite chambre.

» Marthe a fait un beau, très beau portrait de sa sœur en peinture, une chose étonnante ; les amis à qui je l'avais un peu confiée ont l'idée de lui prendre un petit atelier à Paris ; mais au fond, ça n'avance rien, et je compte toujours sur vous, mon cher grand Verhaeren, comme sur celui qui pourra, par un mot peut-être, peut être par un regard, décider ce cœur vers son avenir. Et Marthe l'autre jour disait ingénument : quand je verrai Verhaeren il me semble que je verrai mon père ». (2)

La bonté de Verhaeren et de sa femme n'eut pas à déferer au désir de Rilke.

Déjà, il avait changé d'avis ; de Bad Rippoldsau, il manda quelques jours plus tard : « C'était une bien mauvaise idée dont

(1) Le Caillou qui bique, propriété de Verhaeren, dans le Hainaut.

(2) Lettre inédite datée : Crédit lyonnais. Salle de lecture. Paris 5 juin 1913. Fonds Verhaeren.

je vous ai inquiété l'autre jour, aussi vous l'ai-je écrit dans un mauvais moment de cette extrême fatigue qui m'a pourchassé ici (et qui ne me quitte que lentement).

Non, si un jour vraiment Marthe devait vous voir, il faut que j'y sois aussi — mais elle est contente à ce qui paraît, en ce moment, et pleine de projets un peu fantastiques comme le sont tous les siens. N'y pensez donc plus, ce sera un jour, plus tard, peut être à Saint-Cloud.

» Vous avez eu une grande perte par la mort de ce vigoureux poète qu'était Camille Lemonnier, moi aussi j'avais bien de la douleur en perdant en peu de jours deux de mes amis, jeunes encore, dont un était des plus sincères romanciers qu'il y ait en Allemagne. Et il n'avait que 30 ans.

» Je vous envoie un petit bouquin, cette *Vie de la Vierge* que j'avais écrite en hiver 1912 à Duino. C'est très peu de chose et vous ne pouvez pas le lire, mais cela me fait du bien de savoir entre vos bonnes mains ce peu où je suis, quand même.

» Mes projets sont encore assez vagues. Pour l'instant la cure me retient ici et m'occupe assez stupidement. Et je me sens si peu reposé malgré tout que peut-être je ferai encore un petit tour avant de rentrer à Paris.

» Je vous donnerai de mes nouvelles.

» Des jours d'été bienfaisants pour M^{me} V. et pour vous, mon cher grand Verhaeren, je pense à vous de cœur ».

Votre RILKE. (1)

* * *

En novembre, rentré à Paris, il alla fréquemment voir son ami et lui amena son éditeur Kippenberg (2). L'auteur des *Blés Mouvants* lui remit un exemplaire du livre paru chez Crès en 1912 et que venait de réimprimer le *Mercur de France*. Il fut naturellement question du voyage que les Verhaeren étaient sur le point de faire en Russie. Rainer-Maria évoqua le pays dont il avait

(1) Lettre inédite. Bad Rippoldsau (Schwarzwald) du 27 juin 1913. Fonds Verhaeren.

(2) Christiane OSANN, *Rainer Maria Rilke*. Neuchâtel 1942.

gardé l'empreinte, avec la même ardeur que le Flamand lui avait décrit sa Flandre à la veille du départ des Rilke pour la Belgique. Le ménage passa le mois de décembre à Varsovie, Saint-Pétersbourg et Moscou où les guida le prince Gagarine. En janvier, le poète souffrant reçut une lettre de Rilke, relative aux *Blés Mouvants* :

» J'ai beaucoup vécu, disait-il; avec votre beau livre.

» L'édition Crès que je possédais dès qu'elle avait paru, je l'ai envoyée pour Noël à une amie de Venise, Italienne ⁽¹⁾, qui vous aime beaucoup et qui m'a assuré d'avoir puisé dans ces poèmes ce réconfort pénétrant que l'on reçoit parfois en passant toute une journée au bord de la mer ou dans une grande nature qui de tout côté vous surpasse de générosité et de bienveillance involontaire.

» Et sur cette faculté naturellement donatrice de votre art, nous nous trouvions profondément d'accord, car combien de fois je l'avais éprouvé moi-même.

» Ce sera grande joie pour moi, mon cher Verhaeren, si vous montez un jour jusqu'à chez moi, d'autant plus que ce sera comme vous dites, le signe de votre « validité reconquise ». Que ce soit bientôt ! » ⁽²⁾

Au cours d'une de ses conversations de plus en plus confiantes dans le cabinet de travail de Saint-Cloud, qu'on a reconstitué à la Bibliothèque Royale, Rilke avait vanté les mérites du récent roman d'un jeune écrivain : « *Du côté de chez Swann* » qui avait eu de la peine à se faire éditer. Verhaeren ne le connaissait pas ; son ami s'empressa de le lui offrir :

« Je vous envoie le Proust — car il me semble que ce sera un livre qui vous occupera très agréablement ces jours où vous sortez encore peu. J'ai remarqué que Gide estime beaucoup la seconde partie (l'histoire amoureuse de Swann) moi je la trouve plus faible que le reste, c'est-à-dire plus « roman » dans le sens courant de ce mot — ; mais vous verrez...

(1) La Comtesse de Valmarana.

(2) Lettre inédite datée : 17 rue Campagne Première XIV, 20 janvier 1914.

» Hier sortant de chez vous j'ai trouvé le ciel si beau, que je suis entré encore un instant au parc, j'ai failli d'y laisser mes chaussures, mais j'ai gagné plus à la tête que je n'aurais pu perdre du côté opposé. Après, j'ai abandonné la moitié de mon billet et je suis rentré par le tram, ce qui était parfait.

» (Connaissez-vous le dessin représentant Keats mort, dont Gide possède une reproduction ? ; je l'avais vu chez lui la veille et j'ai fait hier une petite poésie sur ce dessin qui m'a fort impressionné).

» Voyez comme vous m'avez rendu l'âme meilleure » (1).

* * *

Quelques mois plus tard, la guerre éclatait. Rilke se trouvait à Leipzig, chez les Kippenberg. Mobilisé à Vienne, il fut affecté aux Archives de la Guerre et tandis que Verhaeren publiait la *Belgique sanglante*, lui, fut chargé d'exalter, à raison de trois par jour, les « héros » du front autrichien. C'était bien peu conforme à son indépendance. Sur les instances de son entourage, il fut licencié et se mit à apprendre le flamand pour lire dans le texte les poèmes que Kippenberg, envoyé en Flandre, en avait rapportés.

Les hostilités avaient interrompu toute relation avec la France ; une fois seulement, Rilke reçut de Marthe une lettre sans haine qui lui fut douce. Le château de Duino avait été détruit sous les yeux de la princesse de Tour et Taxis. A Paris, on avait vendu aux enchères le modeste mobilier du poète et Gide n'avait pu sauver que ses notes et manuscrits. Il pensait avec tristesse à ses amis ; de temps en temps, une rumeur anonyme lui apportait la nouvelle de la mort de l'un ou de l'autre.

*Tous mes adieux sont faits. Tant de départs
m'ont lentement formé dès mon enfance.*

(Vergers)

C'est ainsi qu'il apprit l'accident mortel de Verhaeren. L'an-

(1) Lettre inédite datée « Paris ce 28 janvier (1914) mercredi ».

née suivante ce fut le tour de Rodin. Dans une lettre à sa femme, Rilke déplorait la disparition au loin de ces « grands amis qui savaient. Leur mort devient imprécise et méconnaissable ; je sens seulement qu'ils ne seront plus là quand l'épouvantable vapeur se dissipera et ne pourront pas assister ceux qui auront à redresser le monde et à le soigner. » (1)

La paix revenue, l'auteur de *Malte Laurids Brigge*, dont l'audience s'étendait de plus en plus, eut encore quelques rapports avec notre pays. A Ragaz, où en 1924 et 1925 il rencontra deux dames belges, il s'attacha à une petite fille qui a gardé de lui un souvenir ébloui (2). Par ces dames, il connut un roman de Pierre Nothomb, le *Lion Ailé*. Il échangea aussi des vers avec Odilon-Jean Périer, qu'il avait découvert avec ravissement (3).

Peu avant sa fin, du Sanatorium de Valmont où l'avait conduit le mal qui devait l'emporter, Rilke, contemplant les cimes affectives de son existence, écrivait à son fidèle Maurice Betz :

» Quel dommage que le grand Verhaeren ne soit plus là pour parler de cette confiance fervente qu'il mettait en moi et dont j'ai pu faire, pendant des années, mon plus résistant réconfort ! Je vous ai parlé de lui, et j'hésite à vous dire davantage pour ne pas couvrir par la pesanteur des paroles écrites les accents de ma voix, si tant est que vous les ayez quelque peu gardés. » (4)

Les accents de la voix qui s'est tue vibrent encore dans les paroles écrites que j'ai eu le privilège de vous faire connaître. La mort augmente chaque année leur mystérieux prolongement.

Carlo BRONNE.

(1) 19 novembre 1917.

(2) M^{me} R. du Roy de Blicquy possède encore quelques jouets qui lui avaient été offerts par le poète et une lettre ; les autres ont été remises à Edmond Jaloux.

(3) M^{me} Aug. Gérard conserve une aquarelle de Rilke et un livre de celui-ci dédicacé à O. J. Périer. — M. Betz : *ibidem*, 194.

(4) 26 avril 1926. M. Betz : *ib.*. M. L. Simœns qui prépare une étude importante sur Rilke et la Belgique publiera les réponses de Verhaeren à Rilke, actuellement au Rilke Archiv à Wiesbaden.

Hommage à Charles Plisnier.

Une première grande manifestation d'hommage à Charles Plisnier a eu lieu le mardi 24 novembre, à Mons. En présence de MM. Cornez, gouverneur du Hainaut et Collard, bourgmestre de Mons, une plaque commémorative a été apposée sur l'immeuble portant le n^o 10 de la rue Chisaire, où l'auteur de Meurtres vécut de 1900 à 1927. Le soir du même jour, l'I. N. R. avait organisé dans la salle des Concerts du Théâtre Royal de Mons, une séance intitulée « Présence de Plisnier », au cours de laquelle furent récités des poèmes de Plisnier, des extraits de ses œuvres et furent interprétées les œuvres musicales qu'il aimait particulièrement. A ces diverses manifestations l'Académie royale de langue et de littérature françaises se trouvait représentée par MM. Luc Hommel, Secrétaire perpétuel, Edmond Vandercammen et Robert Goffin. Au début de la séance du soir, des allocutions furent prononcées par M. Luc Hommel, au nom de l'Académie royale, par M. Emile Henriot, au nom de l'Académie française et par M. Pierre Harmel, ministre de l'Instruction Publique, au nom du Gouvernement belge.

Allocution de M. Luc Hommel.

*Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue
et de littérature françaises.*

Charles Plisnier, dont nous honorons ce soir la mémoire, peut passer pour un des plus grands écrivains que la Belgique ait compté.

Son audience a été et demeure universelle. Certaines de ses œuvres ont été traduites en dix-huit langues.

Il a été, vous le savez, le premier écrivain de nationalité étrangère à obtenir le Prix Goncourt.

En 1952, année de sa mort, notre Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises avait été unanime à présenter sa candidature au Prix Nobel.

C'est ici même, à Mons, en 1913, que sur les conseils du grand Verhaeren, Charles Plisnier publie son premier recueil de vers *Voix entendues*.

Il a dix-sept ans et déjà s'affirmaient la puissance et l'originalité de sa pensée et de son verbe.

Durant les vingt premières années de sa vie littéraire, Plisnier n'a publié que des volumes de vers ou de prose poétique.

Il n'a, d'ailleurs, cessé d'attacher une importance aussi grande à son œuvre poétique qu'à son œuvre romanesque.

Aussi bien la poésie n'était-elle pas pour lui le chant mineur de quelque fièvre sentimentale. Elle était l'expression même de la passion qui l'habitait. Elle reflétait ses idées, ses croyances, ses révoltes, ses inquiétudes spirituelles. Elle allait de l'invective à l'exaltation, du blasphème à la prière. Quelle résonance ont les titres de certains de ces recueils de vers : *Élégies sans les anges*, *Prière aux mains coupées*, *Fertilité du Désert*, *Odes pour retrouver les hommes*.

Cette poésie atteindra un sommet avec *Ave Genitrix*, paru en 1943, en Suisse. Ici, le poète se sent vieillir ; il a fait le tour de toutes les expériences intellectuelles, politiques, sentimentales, mais une faim continue à le tenailler : la faim d'un Dieu, la faim de Dieu. Et c'est auprès de sa vieille maman montoise, pareille à la vieille maman orléanaise de Péguy, que cette faim, il croit pouvoir l'apaiser :

Mais vous disiez :

Mon fils ton cœur ne s'est pas tu.

Si Dieu n'existe pas, pourquoi l'insultes-tu ?

Tu l'aimes. Il le sait. Il t'appelle. Et t'attend...

Tu viendras par les jours, tu viendras seul et nu.

Tu viendras sanglotant...

Mère, je suis venu.

Une œuvre poétique de la qualité et de l'envergure de celle de Charles Plisnier eut suffi à assurer la gloire d'un écrivain. A cet irrassasié qu'était l'auteur d'*Ave Genitrix*, il appartenait de nous donner, en outre, une œuvre romanesque qui le situe dans la descendance directe d'un Balzac.

Lorsqu'en 1936 parut son premier roman *Mariages*, ce fut une révélation. La France littéraire, c'est-à-dire la plus grande France, dans cet écrivain à peine connu, débarqué la veille de son pays, n'hésita pas à saluer un maître. Et l'opposition fougueuse de Léon Daudet ne put que retarder d'un an l'attribution à ce Belge du Prix Goncourt.

On connaît l'affabulation de *Mariages*. Trois femmes réagissent différemment devant le mariage. Pour deux d'entre elles, il ne sera que déception, amertume et révolte. L'une sombrera dans l'adultère, l'autre ira jusqu'au crime. Celle-ci, Fabienne Fraigneux, le personnage principal, mue par l'orgueil, mais plus encore par l'instinct de propriété, pour sauver l'usine dont elle a hérité, n'hésitera pas à empoisonner son mari, au moment où celui-ci va fuir à l'étranger, avec sa maîtresse, en emportant la caisse. Crime qui restera impuni.

Un critique français, et non des moindres, Henri Clouard, veut voir dans ce roman « une machine infernale contre le patronat industriel des provinces ».

Comme c'est là mal connaître Plisnier ! Sans doute, celui-ci met-il quelque acharnement à dénoncer les tares de la société bourgeoise. Mais il ne le fait pas par esprit de destruction, d'anarchie. Ce qu'il entend avant tout stigmatiser, vitupérer, c'est la médiocrité des âmes.

Ce propos, on le retrouve de façon éclatante dans les œuvres postérieures de Plisnier, et particulièrement dans ses deux romans fleuves : *Meurtres* et *Mères*.

Quel est, en effet, le personnage principal de *Meurtres*, sinon ce Noël Annequin, qui lui aussi ira jusqu'au crime — le meurtre de sa femme malade incurable —, jusqu'à l'inceste, Noël que ses grands bourgeois de frères accrochés aux honneurs et à l'argent feront passer pour fou, et que l'on verra au soir de *La Dernière Journée* — c'est

le titre du 5^e tome de *Meurtres*, s'avancer, illuminé plutôt qu'halluciné, sur ce chemin de Damas qui le conduit à la Trappe de Bellecombe.

Dans la série de *Mères*, voici, d'autre part, le personnage de Julien Daru dont le romancier, par une de ces trouvailles qui sont la marque du grand écrivain, prenant les deux premières syllabes du nom, a fait Juda. C'est un philosophe de génie. Et pour donner l'impression du génie — ce qui est le cas — il fallait que son créateur en fut lui-même pourvu. Juda, philosophe destructeur, devastateur, auteur d'un livre incendiaire *Pouvoir des morts*, pour qui rien n'est respectable, qui a l'orgueil d'avoir raison contre tous, Juda, sur son lit d'hôpital, moribond, engage une dernière lutte avec Dieu, et on l'entend finalement murmurer : *Remissionem peccatorum*.

Dans une page admirable, Charles Plisnier s'est attaché à définir le rôle, le devoir du romancier tels qu'il les concevait : « Sans doute le » romancier, écrit-il, doit-il dépeindre les réalités sociales. Mais au » moment où enfin il saisit l'âme, c'est alors seulement que sa tâche » essentielle commence ».

Tâche essentielle que Plisnier n'a cessé de porter en lui comme un calvaire. A travers les turpitudes que son œuvre décrit, avec un âpre réalisme mais sans complaisance jamais, ce qu'il poursuit, ce qui le hante, c'est la régénération des hommes par l'âme. L'œuvre de Plisnier en acquiert une sorte de vertu rédemptrice.

On a discuté le style de Plisnier. Emporté par son tempérament, il n'est pas de ceux qui s'arrêtent à fignoler les phrases. Son style fait penser à une sorte d'argile grasse qu'il malaxe avec une étonnante vigueur, et d'où sourdent continuellement le mouvement, la vie.

Toutefois, à propos de son style ou de sa composition, que l'on ne parle pas de laisser-aller, de facilité. Rien de grand d'ailleurs ne peut naître jamais de la facilité, et en littérature moins encore que dans tout autre domaine. Un des biographes de Plisnier, M. Paul Bay, nous a révélé que *Mariages* avait eu deux versions et que son auteur songeait à une troisième. Une scène dans le même roman — l'achat chez le pharmacien, par Fabienne Fraigneux, de la poudre homicide — a été réécrite trente fois. Quelle leçon pour les postulants de la littérature !

...Encore que l'hommage de ce soir doit aller avant tout à l'écrivain, ce serait une lacune grave que de ne pas rappeler que chez Plisnier l'écrivain se doublait d'un homme d'action, les deux ne formant, d'ailleurs, qu'un seul et même personnage. Il incarnait au plus haut point le mot de Goethe : « Un homme, c'est-à-dire un lutteur ! » Il n'a cessé, sa vie durant, de servir une Cause. Le biographe que je citais il y a un instant, précise que Plisnier consacrait l'équivalent de

trois mois par an à son métier d'écrivain et le reste à l'action. Les causes qu'il a servi ont varié. Elles ont même été, parfois, contradictoires. Mais telle était la qualité de la passion de Charles Plisnier, qu'aucun homme de bonne foi n'a osé mettre en doute sa sincérité autant que son désintéressement.

On sait qu'il a d'abord été un militant communiste. Il quitte le Parti le jour où il prend conscience que le communisme tel que l'appliquent « ces nouveaux Messieurs de Moscou » va à l'encontre de l'idéal en quelque sorte apostolique qu'il s'en était fait, et qu'il n'aboutit qu'à broyer les âmes. Toujours ce souci des âmes ! Sa révolte, à ce moment, son reniement s'expriment dans les cinq nouvelles poignantes, déchirantes qui composent *Faux Passeports*.

Depuis trois ou quatre ans, c'est le sort de l'Europe qui était devenu sa préoccupation dominante. Il la voyait en danger mortel. Il entendait, suivant ses propres termes, « défendre la civilisation gréco-chrétienne contre l'entreprise asiatic ». La solution était pour lui dans une Europe fédérée.

Sur le terrain national, les conceptions de Charles Plisnier ont, dans certaines circonstances, provoqué de vives réactions. Pour connaître exactement sa position, et pour en juger, il convient de relire « La Lettre ouverte à mes concitoyens » qu'il publia, à la veille de sa mort, dans la revue *Synthèses* et qui est une sorte de testament politique. En même temps qu'il s'y montre fédéraliste, il y apparaît comme résolument anti-séparatiste. Il y fait également preuve de beaucoup de compréhension à l'égard de nos frères flamands. Pour ma part, je crois — avec la majorité de nos compatriotes — que le fédéralisme mettrait en jeu l'existence même de la Belgique, mais dans l'attitude de Plisnier, à ce sujet, je ne peux pas ne pas discerner autre chose que des mobiles purement politiques ; j'y trouve l'ardent désir de sauvegarder dans notre pays la présence de la langue française.

Quoi qu'il en soit, il est bon de rappeler que Charles Plisnier, quel que fut son amour pour la France, a toujours voulu rester Belge. Dans les derniers temps de sa vie, il se tournait de plus en plus vers ce qu'il appelait « la terre paternelle ». C'est ici, à Mons, qu'il redécouvrait peu à peu ses racines profondes. Il songeait, lui, ce lutteur, à une petite maison blanche, dans la campagne qui environne votre ville. Et c'est pourquoi il convenait que le premier grand hommage national et international, auquel l'Académie française elle-même a tenu à s'associer, lui fut rendu à l'ombre de votre beffroi.

Allocution de M. Émile Henriot*de l'Académie Française.*

L'Académie Française a voulu s'associer à l'hommage rendu à la mémoire de Charles Plisnier par l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, qui le comptait parmi ses membres — et j'ai reçu l'honneur de représenter notre Compagnie devant vous, pour prendre notre part, au nom des lettres françaises, au deuil causé aux lettres belges par la mort de ce probe écrivain.

C'est avec émotion que j'ai assumé cette charge ; et avec modestie, aussi bien. Je n'ai pas lu l'œuvre entière et considérable de Charles Plisnier, mais j'en ai été assez familier pour éprouver estime, sympathie et admiration à l'égard de ce rude et puissant romancier, de ce sincère et fougueux poète, de ce pénétrant essayiste, honneur multiple et toujours présent de vos lettres.

J'ai connu l'homme. Nous nous sommes rencontrés maintes fois à Paris, notamment à l'Alliance Française, dont il fut un très brillant conférencier, et dans des jurys littéraires, où j'ai eu l'occasion d'apprécier le courage, la franchise et la netteté de ses vues. J'ai senti son regard interrogateur et sans détours, qui disait la capacité de confiance, de loyauté, d'attention propre à l'assurer d'un si véridique attrait sur l'interlocuteur. J'aurais voulu lui témoigner plus fréquemment les sentiments qu'il m'inspirait ; dans la débâcle journalière des livres nouveaux, promis à peu d'éternité, qui nous submerge, au risque de nous engloutir, ce m'est une joie très réelle de penser que l'œuvre de cet écrivain n'est pas passée auprès de moi inaperçue, et que j'ai pu dire hautement, chaleureusement, le bien que j'en pensais, réserves faites comme il est permis sur une certaine philosophie, un peu noire et systématique. Plisnier ne m'en a pas voulu. Il admettait l'objection, et je pense qu'au cours de sa vie et de ses expériences, il s'en est fait à lui aussi. Mais son cœur généreux ne retenait que l'amitié et l'adhésion de l'esprit. Je ne lui avais pas ménagé la mienne, et ce fut, Messieurs, une très émouvante rencontre que celle qui me fit retrouver Charles Plisnier à Bruxelles, il n'y a pas encore deux ans, lorsque, le 10 mai 1952, l'Académie Française vint rendre visite à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises. J'étais de la délégation, et

j'assistais à la séance de l'Académie Royale où Charles Plisnier recevait publiquement son nouveau confrère, M. Roger Bodart. Plisnier était déjà sévèrement touché du mal qui allait l'emporter à peu de là. Il s'était levé cependant, pour remplir son devoir académique, et je le vois encore, comme au déjeuner qui suivit, amaigri, maître de lui malgré sa souffrance évidente, ardent et présent, le regard plein d'une chaleureuse gravité, et je ne sais quel pressentiment me fit à ce moment concevoir l'immense effort effectué par cet homme atteint, pour rendre public ce dernier message, pour lever une dernière fois son verre avec ses amis français. Messieurs, en effet, ce fut là, je crois, la dernière sortie de Plisnier, sa dernière manifestation en public.

La tristesse que j'ai conservée de cette impression n'est contrebalancée dans mon souvenir que par l'autorité prestigieuse de son éloquence sur les assistants. Mais non, éloquence n'est pas le mot juste. Plisnier ne cherchait pas l'effet verbal. Au lieu d'éloquence, il vaut mieux dire sa parole, sincère, fervente et directe — et d'ailleurs, c'étaient les qualités de son style. C'est ainsi que je me souviens de lui, et c'est ainsi que nous l'aimons.

Je sais, Messieurs, que les lettres belges sont fières de lui, et il y a de quoi. Voulez-vous me permettre de dire que la littérature française l'est aussi, et que le succès d'un homme de chez vous, si profondément de chez vous, retentit chez nous avec la même force et le même pouvoir d'attraction, pour les mêmes raisons, puisqu'il n'y a qu'une même langue, commune entre nous, où entendre s'exprimer, pour la même audience que les nôtres, vos penseurs, vos poètes et vos romanciers.

D'autres, aujourd'hui, avec plus d'information et de compétence que moi, évoqueront, dresseront la haute stature de Plisnier, feront le dénombrement et l'analyse de son œuvre. Je ne voudrais parler ici que de la partie qui m'en a personnellement le plus touché, et qui m'est demeurée à travers les années la plus présente. Je pense d'abord à ce chef-d'œuvre initial de sa gloire, ces *Faux passeports*, que le prix Goncourt, en 1937, devait si heureusement mettre à flot, pour contribuer à faire de Plisnier un écrivain de grand public. J'ai relu ces jours-ci les plus belles, les plus tragiques histoires de ce livre, qui retentit sur deux registres ; car l'écrivain et le romancier s'y doublent d'un témoin redoutable. Les figures qu'il a si cruellement burinées dans ses nouvelles, que notre Mérimée, amateur de fortes natures, eut aimées, c'étaient au plus haut point les figures d'êtres de ce temps, passionnément mêlés à ses orages, à ses tourments, à ses combats. Orages, tourments et combats qui furent ceux de Plisnier lui-même ; et le livre en porte la trace émouvante, qui vaut comme un débat de conscience

personnel sur les choix et les retours d'un homme qui ne pouvait rester indifférent aux rêves, aux révoltes, aux expériences de l'époque. Ce n'est pas le lieu, ni le jour, d'examiner dans son détail, dans son remous, ce qui fut le drame politique de Plisnier, et je n'aurais pas qualité pour le faire. J'enregistre seulement que cet écrivain n'était pas un joueur, et que l'exercice de la pensée, au contraire, fut pour lui une affaire grave, dramatique. Peu m'importe l'orientation de ses allers, de ses retours : je sais seulement qu'il était un homme sincère, et même pour qui ne partageait pas tous ses rêves, je tiens que sa sincérité douloureuse ne peut inspirer que le respect. Lui aussi, comme depuis Albert Camus, il a dû établir la différence entre le révolutionnaire et le révolté — entre lesquels il y a à faire jouer l'éclairage que Péguy jadis introduisait entre la politique et la mystique. Homme en révolte et plein d'amour, sans confiance dans les vertus de la tradition, Plisnier croyait à la vertu du désordre, dont il a montré les effets, au moins romanesques, dans la conclusion de ses *Mères* ; à mes yeux, l'un de ses plus beaux livres, le plus expressif de son art, de sa maturité, de sa maîtrise. Une des objections que l'on peut adresser à Plisnier est qu'il choisit toujours des âmes excessives et violentes, c'est-à-dire exceptionnelles, comme l'étaient les héros de la tragédie classique, toujours sous le coup de la fatalité incoercible. Mais le mérite du romancier de *Mères* et de *Meurtres* est, ayant choisi ces personnages d'exceptions de maintenir l'échelle autour d'eux, avec une parfaite constance et une irréfutable logique. Étant ce qu'ils sont, ils ne peuvent faire que ce qu'ils font. Admirables ou répréhensibles, inspirant l'horreur ou dignes de pitié, vous avez en eux, devant vous, des personnages qui existent, et qui vivent, saisis dans leurs gestes, leurs voix, leurs regards, leur dessous complexe et brûlant. Pour les peindre comme il les voit, il n'y a pas d'incertitude chez Plisnier. Sa réalité participe de la fatalité qui mène ses héros. Il a le trait franc, le mot juste ; il a le mouvement qui emporte ses gens au bout de leur course et de leur destin : entraînés de tout leur poids, de toute leur charge de souffrance, de toute leur densité d'âme, de chair ; incapables de distraction, d'apathie et d'indifférence ; obligés d'être eux. Des monstres, parfois ; mais des monstres qui ont soif d'autre chose que des sinistres joies de leur enfer, ou de leur complaisance à eux-mêmes. Charles Plisnier a pitié d'eux, finalement, et parfois, il les fait aimer, ou, ce qui vaut autant, il nous les fait plaindre et comprendre, les ayant pleinement expliqués. Esprits dominés, cœurs dévorés et dévastés par leurs passions, on prend leur malheur au sérieux. C'est aussi que l'auteur, en moraliste, a pensé pour eux, et que ce réaliste n'a jamais cessé de regarder au-dessus du plus

terrestre horizon, dans sa constante préoccupation de Dieu, du péché, de la conscience, de la grâce, de la charité, et dans son souci presque apostolique d'un monde à sauver.

Le dernier livre de Charles Plisnier, paru récemment, n'est qu'un recueil d'articles et d'essais, rassemblés par une main pieuse, sous ce titre : *L'Homme et les Hommes*, qui convient au livre comme il allait bien à Plisnier, toujours et si personnellement tourmenté de ce singulier et de ce pluriel, et de la commune mesure à trouver entre eux pour les accorder. Dans cette somme d'actes de foi que constitue cette anthologie, à toutes les pages nous avons pu retrouver avec émotion, sous la diction si ferme de Plisnier, la présence de l'individu, sa confiance dans l'humain, son immense amour et son profond respect de la culture, qui reste la plus haute acquisition de l'homme, dans l'acceptation de ce que les meilleurs des hommes ont trouvé déjà avant lui de valable pour tous et dans la durée. La fraternité de Plisnier ne s'étendait pas seulement au-delà des frontières, à travers l'espace ; elle s'enfonçait aussi dans l'épaisseur du temps, où donner la main aux maîtres, aux héros, aux martyrs qui nous ont précédés ; et c'est là vraiment ce que l'on peut considérer comme la plus réelle et la plus vaste communion des saints. Charles Plisnier, sur la fin de ses jours de pensée agitée, nous le savons, y avait assuré la paix de son esprit, dans une espérance retrouvée.

C'est le poète en lui qui, dans une pièce admirable d'*Ave Genitrix*, devait exprimer le plus fidèlement la gratitude du bonheur obtenu en ce retour, à qui le lui avait procuré, avec ce cri touchant d'enfant prodigue accourant où on l'attendait : « *Mère, je suis venu !* » — Heureux qui peut dire cela ! Heureux, comme Plisnier, pur poète, dont les succès de romancier ne font pas oublier qu'il était poète, et que c'est en poète, quelquefois, qu'il aura formulé sa plus importante vérité.

Allocution de M. Pierre Harmel.

Ministre de l'Instruction publique.

Mesdames, Messieurs,

En plaçant cette manifestation sous le signe de la poésie et de la musique, de la littérature et du souvenir, en y invitant les représentants des Académies de France et de Belgique, ses organisateurs se sont placés

d'emblée dans la perspective essentielle de Charles Plisnier, qui a recherché durant toute sa vie les meilleurs moyens de l'union des hommes.

Les dimensions de sa personnalité et de son œuvre nous permettent de trouver en lui-même, dans son vivant souvenir, le principe d'une telle communion. Alors qu'il était parmi nous, il était le premier à prêter attention aux réserves que nous formulions sur celles de ses positions qui nous surprenaient, et nous ne pouvions pas chaque fois le suivre jusqu'où l'entraînait son élan dont la sincérité fut toujours totale.

Mais avec la mort, face à une grande mémoire et à une œuvre exceptionnelle, nous savons que tout ce qui, en lui, pouvait donner lieu à discussion, se trouve relégué parmi les éléments accidentels. Et nous allons droit à la part fondamentale de l'homme et de l'œuvre, à celle qui surplombe toute controverse : les démarches et les livres dans lesquels il a exprimé son obsession de la grandeur humaine.

Et c'est précisément à cause du plan infiniment élevé sur lequel se situent Charles Plisnier et son œuvre que le privilège nous est aujourd'hui donné d'y trouver la base d'une communion.

Il appartient à la critique de souligner la valeur littéraire de l'œuvre. En apportant à la manifestation de ce soir l'adhésion du Gouvernement, c'est la leçon morale de Charles Plisnier que je voudrais brièvement dégager, ce difficile chemin de crêtes qu'il a courageusement pratiqué, la haute qualité de son option et de son engagement.

Rarement, un écrivain s'est à ce point dépouillé de toute vaine préoccupation de surface pour orienter son art vers l'unique recherche de la vérité. Ce fut le souci qui domina toute la carrière de Charles Plisnier. Il a lui-même parlé du motif qui l'avait conduit au roman. Il le considérait comme un instrument de découverte du vrai. Et la volontaire sobriété du style, des descriptions et des récits prouve bien qu'il voulait éviter tout ce qui eût contrecarré cette mission première.

Qu'il s'agisse, d'ailleurs, du roman, du poème ou de l'essai, c'est toujours le même souci du vrai qui inspire et guide la plume de Charles Plisnier. Animée par la passion de l'homme, par le désir de le restituer sous sa noblesse, toute l'œuvre s'insurge contre les conventions hypocrites. Si d'aucuns font des réserves sur la violence et le réalisme de l'auteur, personne ne peut s'empêcher d'être ému par sa profonde ferveur pour la vie et pour l'être humain, par ses dons de désintéressement, de dévouement et de générosité.

Pareils dons étaient frappants chez cet homme qui jamais ne consentit à s'enfermer dans un intellectualisme exclusif. Et c'est pourquoi,

autant que l'esprit, le cœur a mené à une merveilleuse maturité son être et son œuvre. Au travers d'une véhémence souvent domptée et en tout cas féconde parce qu'orientée vers le service d'autrui, apparaissait chez Plisnier *cet équilibre si rare de la pensée et de l'amour*. Nous n'ignorons pas l'immense péril qui guette l'intelligence pure, ni les ravages exercés par l'écrivain retranché de la communauté des hommes. Mais l'auteur de *Faux Passeports* et de *Meurtres* se gardait des excès de l'intelligence grâce aux ressources admirables de ses facultés affectives. La démarche par laquelle il pénétrait dans l'âme était à la fois dirigée par l'aiguillon de l'intelligence et par l'antenne du cœur.

Il en fut ainsi dans l'œuvre et dans l'existence de Charles Plisnier, qui nous a donné d'incomparables leçons de vérité, d'intégrité et de fidélité.

La manifestation de ce jour prend tout son sens lorsqu'on songe à quelle distance de ces valeurs immuables se placent les préoccupations et les activités courantes de beaucoup de contemporains. Pour que le souvenir de son exemple et la grandeur de son œuvre nous ramènent à la confrontation essentielle, *Charles Plisnier n'est pas mort*. Et nous l'aiderons à survivre dans la mesure où, chacun à notre niveau et à notre poste, nous sculpterons, patiemment et quotidiennement, en nous et autour de nous, les traits de cet homme libre qui n'a cessé de le hanter et qu'il a quant à lui, prestigieusement incarné.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXXI — ANNÉE 1953

Séances publiques.

RÉCEPTION ACADÉMIQUE DE DOM HILAIRE DUESBERG (9 mai 1953)	
Discours de M. Pierre NOTHOMB	43
Discours de Dom Hilaire DUESBERG	55
RÉCEPTION ACADÉMIQUE DE M. ARTHUR LÅNGFORS (9 mai 1953)	
Discours de M. Maurice DELBOUILLE	71
Discours de M. Arthur LÅNGFORS	80
RÉCEPTION ACADÉMIQUE DE M. EDMOND VANDERCAMMEN (5 décembre 1953)	
Discours de M. Robert VIVIER	207
Discours de M. Edmond VANDERCAMMEN	219
RÉCEPTION ACADÉMIQUE DE M. ALBERT GUISLAIN (5 décembre 1953)	
Discours de M. Henri LIEBRECHT	231
Discours de M. Albert GUISLAIN	241
L'ÉCRIVAIN ET SON PUBLIC (Séance publique du 24 octobre 1953)	
I. Discours de M. Henri LIEBRECHT	150
II. Discours de M. Robert GOFFIN	154
III. Discours de M. Roger BODART	165
IV. Discours de M. Lucien CHRISTOPHE	171
Article de M. Pierre GAXOTTE	182

Communications.

<i>Lope de Vega, poète de l'amour.</i> (Lecture faite par M. Edmond VANDERCAMMEN)	1
<i>État des Lettres Wallonnes.</i> (Lecture faite par M. Joseph CALOZET)	12
<i>Mallarmé et la Belgique.</i> (Lecture faite par M. Gustave VANWELKENHUYSEN)	89

<i>Souvenirs littéraires, 1895-1914.</i> (Lecture faite par M. Louis DUMONT-WILDEN)	102
<i>Mallarmé vivant.</i> (Lecture faite par M. Robert GOFFIN)	139
<i>Rilke et Verhaeren.</i> (Lecture faite par M. Carlo BRONNE)	255

Rapports.

Rapport du Jury du Prix triennal du Roman (1949-1951), par M. Edmond VANDERCAMMEN	25
Le Prix Mockel 1953, par M. Roger BODART	33
Rapport du Jury du Prix de Poésie wallonne (Période 1946-1951), par M. Marcel FABRY	113
Prix Académiques 1953, par M. Luc HOMMEL	184
Rapport du Jury chargé de juger le concours scolaire de l'année 1953, par M. Fernand DESONAY	189

Chronique.

Hommage à la mémoire de Servais ÉTIENNE, par M. Henri LIEBRECHT	36
Prix académiques 1953	37
Réception du baron Guillaume	38
Inauguration du Monument Georges Eekhoud à Anvers, le 14 juin 1953. (Discours prononcé par M. Constant BURNIAUX)	127
Hommage à M. Victor Kinon, par Thomas BRAUN	130
Les rencontres de Royaumont, par M. Luc HOMMEL	131
Un Monument à Pierre Loti, par M. Robert GOFFIN	133
Un Mémorial Carton de Wiart, par M. Luc HOMMEL	202
Une Journée Fernand Séverin à Grand-Manil, par M. Edmond VANDERCAMMEN	204
HOMMAGE À CHARLES PLISNIER	
Allocation de M. Luc HOMMEL	272
Allocation de M. HENRIOT de l'Académie Française	276
Allocation de M. Pierre HARMEL, Ministre de l'Instruction Publique	279

Bibliographie.

<i>Marie Mauron</i> (Le royaume errant) et <i>Hemingway</i> (Le vieil homme de la mer), par M ^{me} Marie GEVERS	122
<i>Brunot Ferdinand</i> (Histoire de la langue française continuée par Charles Bruneau) et <i>Haust Jean</i> (Atlas linguistique de la Wallonie), par M. Maurice DELBOUILLE	194